

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

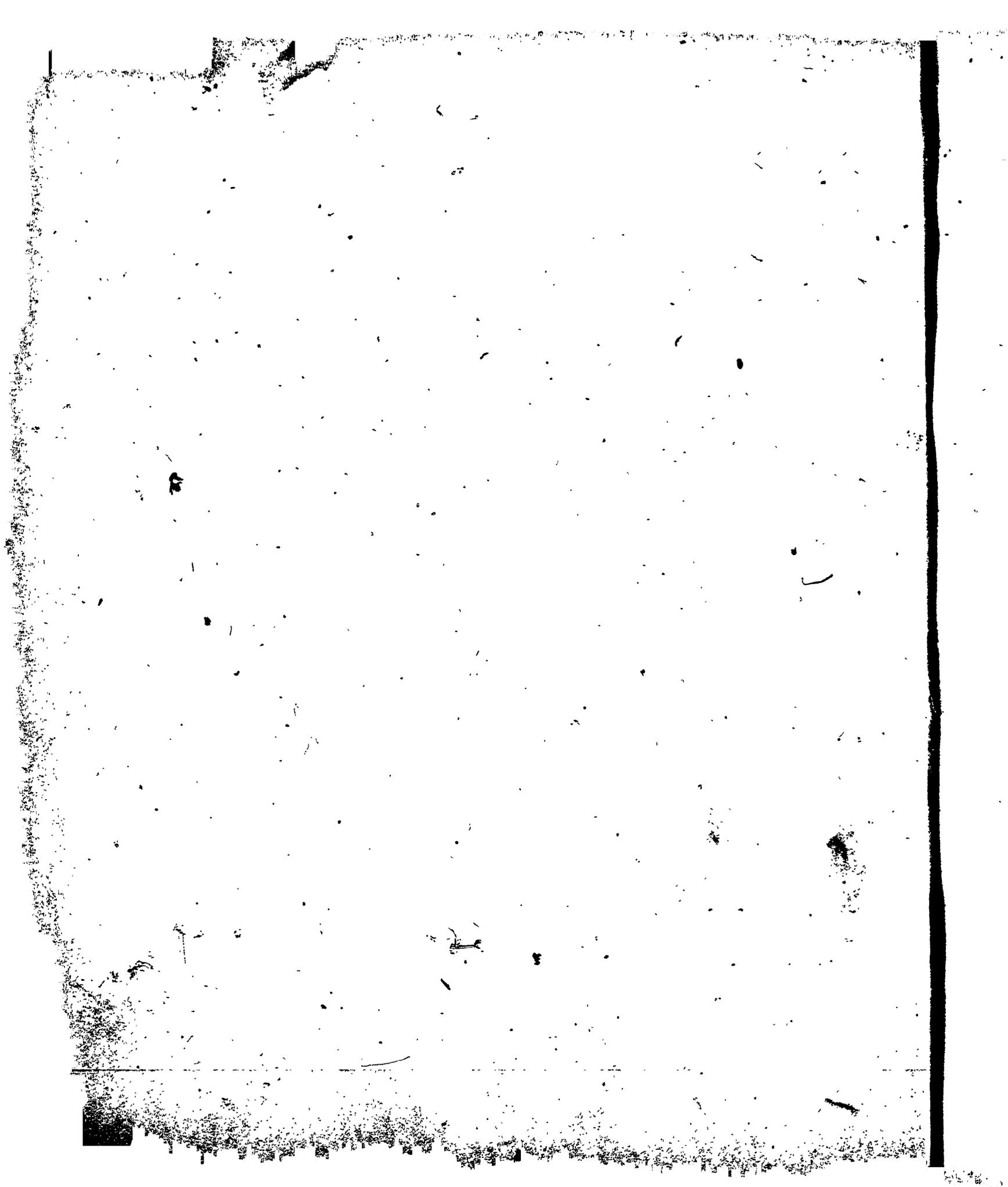
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



MONOGRAPHIE

DES

ESQUIMAUX TCHIGLIT

DU MACKENZIE ET DE L'ANDERSON

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR

7, RUE SAINT-BENOÎT

MONOGRAPHIE

DES

# ESQUIMAUX TCHIGLIT

DU MACKENZIE

ET DE LANDERSON

PAR

LE R. P. E. PETITOT

Missionnaire Oblat de Marie-Immaculée, Officier d'Académie, Membre correspondant de l'Académie de Nancy  
et des Sociétés d'Anthropologie et de Philologie de Paris



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, DE LA SOCIÉTÉ PHILOLOGIQUE  
DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE CALCUTTA, DE SHANGHAI, DE NEW-HAVEN, ETC.

28, rue Bonaparte, 28

1876

2

3

# MONOGRAPHIE

DES

ESQUIMAUX TCHIGLIT DU MACKENZIE ET DE LANDERSON

---

I.

## ÉTYMOLOGIE ET DIVISION.

Le premier auteur qui ait produit le nom d'Esquimaux est le jésuite De Charlevoix, dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, où il nous apprend que les Abénakis, indiens de la famille algonquine qui habitent le golfe Saint-Laurent, appellent ce peuple *Eskimantik*, c'est-à-dire mangeurs de chair crue.

De nos jours encore, les *Cris* ou *Cristinaux*<sup>1</sup> du lac Athabaskaw, les Algonquins les plus septentrionaux de l'Amérique, les nomment *Wiyas-Kimowok*, mot qui a la même signification (de *wiyas*, chair; *aski*, cru; *mowew*, manger), et *Ayiskiméwok*, c'est-à-dire ceux qui agissent en secret.

On voit par là quelle confiance mérite l'explication que donne du mot Esquimau sir John Richardson. Il le fait dériver « du français *ceux qui miaux* (lisez qui *miaulent*), phrase qui exprime, dit-il, les clameurs *teymo!* que ce peuple profère lorsqu'il entourait un navire. » (*Arct. Search. Exped.*, VI, chap. ix.) Or ce n'est le mot *tayma*, qu'il écrit *teymo* et qui signifie *assez*, Hearne le traduit par : Comment vous portez-vous ?

Le nom composé par le R. P. de Charlevoix a été accepté par toutes les nations. Bien que les Anglais emploient quelquefois le mot *Hoskys* pour désigner les Esquimaux, et qu'un de leurs voyageurs prétende que ce soit un refrain kamstchadale, je lui soupçonne fort la même origine que les mots *Eskimo*, *Sukémo*, *Seymo*, par lesquels ce peuple est connu des Anglais et des Orcadiens; c'est-à-dire d'être une corruption de l'*Esquimau* de Charlevoix, qui n'est lui-même qu'un mot algonquin dénaturé. Les Russes appellent également les Samoïèdes mangeurs de chair crue.

1. Ces mots proviennent de la corruption de l'épithète *Knistinuwok*, donnée aux *Eyiniwok*, algonquins de l'ouest, par leurs voisins du sud-est. Il ne faut pas confondre les *Cris* (en anglais *Crees*) avec les *Cricks* ou *Creeks* des États-Unis, qui sont des Têtes-Plates comme les Chérokis, les Katawbas, les Chicasaw. (*Note de l'auteur*).

Les Esquimaux se donnent eux-mêmes le nom général d'*Innoit*, hommes (*Innok* au singulier). En cela, ils partagent complètement l'idée des Chinois, de tous les Peaux-Rouges d'Amérique, des Polynésiens, et probablement aussi de tous les peuples à leur origine; tous ayant une si haute idée de leur propre excellence qu'ils ne croient pas pouvoir mieux faire que de résumer l'humanité entière dans leur seule nationalité, à l'exclusion de toutes les autres.

Un orientaliste a dit que le nom propre du peuple de l'empire du Milieu, *Thsing-jen*, que les Malais prononcent *tching*, et dont nous avons fait les mots *china*, puis *chinois* et *chinaman*, ne signifie pas autre chose que « hommes proprement dits ». Les Bornésiens se nomment aussi *Idaan*, c'est-à-dire hommes, et les Tagals ont aussi pour nom propre le titre d'hommes, *tano*.

Notre nom de *Françs* n'aurait-il pas la même origine, et n'est-ce pas une idée toute semblable qui porta les Germains à s'appeler Allemands, c'est-à-dire tous les hommes (*All men*)? Indépendamment du nom collectif et générique *Innoit* qui sert à désigner aussi tout homme, à quelque nation qu'il appartienne, les Esquimaux se donnent d'autres noms qui servent à désigner, les uns les grandes tribus, les autres les petites peuplades. Ainsi les Esquimaux dont il est ici question, et qui, au nombre d'environ deux mille âmes, habitent les bords de la mer Glaciale arctique, entre le cap Bathurst et la rivière Colville, se donnent le nom spécifique de *Tchiglît*, au singulier *Tchiglepk*; ceux de la baie d'Hudson qui fréquentent le poste de Churchill se nomment eux-mêmes *Akut* ou *Agut*, pluriel *Agutit*; les Aléoutiens *Tagut*, les Tchukatchis *Tatchut*, les Kamstchadales-Tuski *Tchuktchit*, les Groënlandais *Kaçalit*, etc.

Tous ces noms sont les équivalents de *vir*, *viri* (hommes), comme les noms de *innok*, *innoit* signifient *homo*, *homines*.

Les Loucheux et les Peaux-de-Lièvre nomment les Esquimaux du fleuve Anderson *Tchizapèni*; mais ce nom, qui est une corruption de la locution adverbiale *tçikdjapni* (sur le rivage), est purement arbitraire et n'est point reconnu par les Esquimaux.

Les autres noms caractéristiques des peuplades expriment une idée locale ou emblématique. Ils varient naturellement avec la tribu qui les a donnés à ses voisins. Voici ceux des tribus esquimaudes connues des *Tchiglît* du Mackenzie. La marche que j'adopte est de l'ouest à l'est, c'est-à-dire du Kamstchatka à l'embouchure de la rivière du Cuivre :

1° *Piktopméut* (les habitants de la neige poudrante), tribu située au delà du détroit de Behring, soit en Kamstchatka, soit sur la côte occidentale de l'Amérique. La localité qu'ils habitent se nomme *Pipktopek* (la poudrerie);

2° *Natepvalinèt* (les habitants de *Natepovik*), probablement ceux de la baie Norton. *Natepovik* m'ayant été dépeint comme un poste russe de commerce, il ne peut être que l'ancienne redoute *Mikaëlowski*;

3° *Tuyopmiyat*, ou les habitants du détroit de Behring. Leur contrée a nom *Tchikpènépelèpk*;

4° *Apkwaméut* (les gens enfermés, sédentaires). Probablement les Tchukatchis sédentaires de Kotzebue Sound. C'est d'eux qu'est venue aux Tchiglît la connaissance d'une sorte de bottes à larges plis, nommées pour cette raison *apkwaméoptok*. Nos Esquimaux ne cherchent qu'à imiter leurs compatriotes de l'ouest. Ils ne parlent de ceux de l'est et du nord que comme de purs sauvages. Les *Apkwaméut* vivent au lieu nommé *Kpanik* (la neige étoilée);

5° *Nuna-tag-méut*, ou ceux qui habitent à *Nunatagman*, vers le détroit. On nomme aussi ces parages *Tchikpènépk kagvîpçhinepk* (le soleil montre le bout du nez);

- 6° *Nuvuñg-méut* (les habitants du cap). Ils occupent les environs du cap Lisbonne ;  
 7° *Akillinepméut* (les habitants d'*Akillinepk*), entre le cap Lisbonne et le cap des Glaces ;  
 8° *Tapéop-méut* (les habitants de la mer). On les trouve depuis l'île Herschell jusqu'à la baie Liverpool exclusivement, et dans les bouches du Mackenzie ;  
 9° *Kpamalit*, ou Esquimaux du fleuve Anderson ;  
 10° *Kpamalivéit*, ou habitants du cap Bathurst ;  
 11° *Kpavañaptat* (habitants de l'est). Ici le nom devient vague et désigne tous les Esquimaux compris entre la baie Franklin et probablement la rivière du Cuivre ou même la presqu'île Melville ;  
 12° *Añénépit* ou Innoït du grand-est. Mot encore plus générique qui convient à tous ceux de la baie d'Hudson, du Labrador et du Groënland ;  
 13° Enfin *Kpiképtaloqméut* (les habitants des îles). Sous ce nom sont compris tous les Esquimaux des grandes terres de la mer polaire.

Voici d'autres noms, cités un peu différemment par Richardson, de tribus esquimaudes centrales, c'est-à-dire comprises entre le Mackenzie et la baie d'Hudson. La marche est toujours de l'ouest à l'est, mais les noms appartiennent à la tribu de la baie Liverpool et sont inconnus des *Tchigliit* du Mackenzie :

- 14° *Kpoteyloqéut* (les habitants de la montagne des Rennes), à l'est des bouches du Mackenzie ;  
 15° *Naggiuktóp-méut* (les habitants de la Corne), à l'embouchure de la rivière du Cuivre ;  
 16° *Kañep-méut* (les habitants parmi les Perdrix blanches), à l'est du cap Alexandre ;  
 17° *Utkuçiki-aliñ-méut* (les gens qui se servent de chaudrons de pierre), sur les rivages du golfe de Booth ;  
 18° Enfin, *Ahaknañélet* (les femmelettes), ils habitent dans les environs de la baie Répulse<sup>1</sup>.

Les *Dènè* et les *Dindjié* ont conçu une grande haine et une terreur encore plus grande à l'égard des Esquimaux, qui leur ont massacré des hameaux entiers. Aussi les désignent-ils sous les épithètes injurieuses de Pieds-ennemis (*Enna-k'è, anakpen*) et d'ennemis du pays découvert (*Ot'el-anna*). Les Peaux-de-Lièvre les nomment aussi dérisoirement Têtes-pelées (*Kfwi-dékèri*), faisant allusion à leur large tonsure qui les fait ressembler à des bonzes.

Les Innoït, de leur côté, rendent à ces Indiens par le plus profond mépris la monnaie de leur haine. Indignés de s'entendre appeler *anakpen*, mot qu'ils interprètent faussement par *anakpa*, qui dans leur langue signifie excrément, ils prodiguent aux Peaux-Rouges les épithètes sanglantes de *itképéit*, c'est-à-dire lentes de vermine, *taoptjoit* et *optcho-todjo-eytul*, mots qui correspondent au nom que les Romains donnaient dérisoirement aux Juifs : *Apelle*.

Ils nomment les Européens et en général tous les blancs *Kpablunèt* (couronnés), au singulier *Kpablunaçk*. Ces mots dérivent de *Kpablut*, sourcils, et de *Kpablunaçk*, os frontal ou coronal ; ce qui semblerait indiquer que ce qui les surprit le plus dans les Européens fut leur coiffure. Un chapeau devait être, en effet, un objet de forme très-curieuse pour eux, parce qu'ils lui voyaient couvrir le front jusqu'aux sourcils, tandis qu'eux vont toujours la tête nue ou à peine couverte d'un petit capuchon.

Ils distinguent les métis d'origine canadienne sous le nom de *Kpoltéçkutçin*.

1. On peut voir dans le baron Wrangell les noms de plusieurs tribus *kuskutchéwak* ou *innoit* de la mer de Behring. Ils sont en tout semblables à ceux que je viens de donner, quant à la finale, et parfaitement compréhensibles dans le dialecte Tchigleçk quant au sens des mots.

## II.

## PORTRAIT DES TCHIGLIT.

Les Grands-Esquimaux des bouches du Mackenzie et de l'Anderson sont d'une taille plutôt au dessus qu'au-dessous de la moyenne. Il est parmi eux des hommes fort grands, mais la taille des femmes est généralement petite.

Ils sont robustes, bien proportionnés, larges des épaules, légers dans les exercices gymnastiques, excellents danseurs et mimiques parfaits ; mais ils sont enclins à l'obésité, ils ont la tête ronde et volumineuse et le cou trop court. Leur force musculaire est très-ordinaire.

On ne trouve point chez eux de métis provenant du mélange avec les Européens ou les Peaux-Rouges, du moins, s'il en existe, ils passent inaperçus ; toutefois l'enfance et le sexe ne sont pas sans avantages extérieurs. Ils jouissent d'un teint rosé, d'un visage potelé et agréable qui me laisserait soupçonner qu'un peu de sang blanc coule dans les veines d'un certain nombre. A l'âge de quinze à seize ans, cet incarnat et ces grâces s'effacent devant le ton bistré et mat, tirant sur l'olivâtre, qui est la couleur des adultes, et les traits larges et plats de la race mongolique.

J'ai vu parmi eux un homme d'un âge mûr portant une barbe et une chevelure aussi rousses que celles d'un Écossais ou d'un Russe. C'était évidemment un métis provenant des factoreries moscovites de l'ouest.

Les caractères du type purement esquimau, que j'ai pu observer sur un grand nombre de visages, sont loin d'être séduisants. Un visage plat et presque circulaire, plus large aux pommettes qu'au front, lequel va en se rétrécissant ; des joues grosses, potelées, rebondies ; un occiput conique, signe de dégradation ; une bouche large, toujours béante, à lèvre inférieure pendante et flanquée de deux jolies jumelles de marbre ou d'ivoire, garnies de verroteries bleues ; une petite barbe de bouc, claire et roide comme leur chevelure ; de petits yeux noirs, clignotants, bridés et obliques comme ceux des Chinois, brillant d'un éclat et d'une malice toute ophidienne ; des dents serrées et limées jusqu'aux gencives ; un nez tantôt carré, tantôt proéminent et fortement aquilin, tantôt absent ou réduit à une forme rudimentaire ; un teint de café au lait ; des cheveux gros, plats, cassants et d'un noir d'ébène, coupés carrément au-dessus des yeux et couvrant le front, pour retomber en longues mèches de chaque côté de la face ; un air niais lorsqu'il est indifférent, sardonique lorsqu'il veut être aimable, hideux lorsqu'il exprime la colère : voilà ce qu'offre d'attrayant le type du *Tchiglepk* parvenu à l'âge d'homme et qui a déjà perdu toutes les grâces du jeune âge.

Grasses, corpulentes, proprettes, les femmes ont un teint plus blanc, des joues plus colorées et des traits plus délicats que leurs maris. Leur lèvre supérieure est légèrement retroussée, comme on le représente chez les femmes cosaques et tartares, mais l'inférieure avance en faisant une lippe peu digne. Leur nez est ordinairement court, leur front élevé, leurs yeux pétillants et moins bridés que ceux des hommes. Elles relèvent et lient leur chevelure au sommet de la tête, comme les Chinoises et les Japonaises, et y fixent d'énormes chignons dont je parlerai plus tard.

En somme, cette nation annonce de l'intelligence. Son génie inventif, son amour du travail, le

confortable relatif dont jouissent ses membres en témoignent hautement. A part cette ingéniosité, nos Esquimaux sont peut-être ce qu'il y a de plus sauvage en Amérique. Voleurs, colères, menteurs, soupçonneux, sans foi, ils vous enveloppent d'un orgueil immense, traitent avec vous comme avec des inférieurs ou tout au moins comme avec des égaux, se pavanent comme des rois de théâtre, dans leurs oripeaux emplumés ; ils sont sans pudeur, sans honnêteté, rient avec impertinence de ce que vous dites ou faites, singent vos actions, regardent par dessus votre épaule dans votre livre, viennent saisir vos meubles ou vos vêtements jusque chez vous, vous fouillent avec une effronterie sans nom, s'approchent pour entendre ce que vous dites à quelqu'un, brisent, détruisent ou dérobent tout ce qui ne leur appartient pas, et sont toujours prêts à donner du couteau dans le ventre du premier venu.

Mais je dois m'arrêter. Ne m'accusera-t-on pas de médire de ces pauvres hères, auxquels j'ai voué mon existence et que j'aime et aimerai toute ma vie ? J'espère que non, car après tout je parle de vrais sauvages, qui ne savent pas la centième partie de ce que nous avons appris, qui sont dépourvus des lumières et des secours que dix-huit cents ans de civilisation et de religion nous ont donnés. Au demeurant, nous ne sommes peut-être pas meilleurs que beaucoup de sauvages, seulement nous cachons nos vices sous le manteau de la civilisation, tandis qu'eux nous les laissent voir dans toute leur nudité. Au fond, il est fort probable que nous leur paraissions aussi mauvais qu'eux-mêmes et plus dignes de pitié, parce qu'ils ignorent l'hypocrisie. Leur cynisme d'enfant mérite donc plus notre indulgence que notre condamnation, d'autant plus qu'ils ont été élevés dans cette voie et n'en connaissent pas d'autre.

D'ailleurs les Esquimaux ont des qualités morales et des vertus humaines. Ils chérissent leurs enfants, ils sont hospitaliers et considèrent comme inviolable tout étranger qui s'est placé sous leur protection ; ils sont braves, susceptibles de bons mouvements et me paraissent avoir plus de cœur que la généralité des Peaux-Rouges, car j'en ai vu pleurer d'attendrissement. Ils respectent les moribonds et les défunts et soignent leurs malades. Je n'ai pas appris qu'ils détruisissent leurs enfants, bien qu'on ne leur en voie que fort peu. Ils se souviennent des bienfaits reçus, ignorent la jalousie et se ménagent entre eux. Enfin les femmes sont soumises à leurs maris !

Voilà les qualités que je puis reconnaître aux *Inuits*, mais il y a loin de là à dire avec un explorateur arctique moderne, « que les passions les plus violentes de notre nature lui l'Esquimau semblent inconnues, » que leur vie « lui a rappelé l'idéal charmant de l'homme tout fraîchement sorti des mains du Créateur, et non encore souillé par le contact de notre civilisation avancée. » Il faut, ou bien que les Esquimaux visités par ce marin soient bien différents des nôtres, ce dont il m'est permis de douter, ou bien qu'il ait une charité immense. En tout cas, ce paragraphe ne saurait convenir aux Tchiglit.

Les maladies auxquelles ils sont le plus ordinairement sujets sont la gastralgie, qui provient des excès dans le manger, les scrofules et autres maladies de la peau, qui ont pour cause une nourriture exclusivement animale, qui charge leur sang d'acretés et d'humeurs. Les femmes sont sujettes à l'ophtalmie et à l'aphonie, qui ont probablement pour cause, l'une l'atmosphère fumeuse de leurs demeures souterraines, l'autre l'usage par trop fréquent qu'elles font de l'huile de marsouin, et peut-être aussi le déportement des mœurs.

Les Tchiglit n'ont pas encore embrassé la religion chrétienne ; il n'y a pas même de catéchumènes parmi eux ; mais lorsqu'ils seront convertis, il est fort probable qu'ils seront aussi fervents et aussi forts dans le bien qu'ils sont aujourd'hui enracinés dans la voie adverse, car ils sont doués d'une

volonté énergique, d'un esprit pénétrant et curieux de tout connaître, et d'une excellente mémoire. Puisse leur heure ne pas tarder longtemps !

### III.

#### COSTUME, HABITATION, GENRE DE VIE.

Il ne saurait entrer dans mon plan de m'étendre longuement sur cette intéressante tribu esquimaude. Je dois la crayonner en peu de mots, ce qui n'est pas facile, car ici tout est curieux pour nous, et nous sollicite à une description ou au moins à une remarque.

Le costume des hommes et des femmes est à peu de chose près le même; toutefois ils méritent l'un et l'autre une mention spéciale. Chez eux, les Tchiglit s'habillent simplement d'un caleçon de peau passée en basane; lorsqu'ils sont obligés de parcourir le pays pour vaquer à quelque occupation, telle que la visite des filets ou des trappes, ils se revêtent de deux paires de pantalons et de deux sarraux en peau de renne ou de rat musqué; mais c'est lorsqu'ils se transportent dans le poste de commerce le plus voisin, ou bien quand ils se rendent visite, qu'ils revêtent leurs plus beaux ajustements.

Je transcris ici la description du costume d'un chef que je vis au fort Anderson en 1865, et que j'accompagnai à la mer Glaciale.

Par dessus une chemise ou blouse en peau de rat musqué, poil en dedans, il portait une autre blouse de peau de renne d'été, au poil court, soyeux et de la plus belle couleur marron; ce vêtement de dessus ou *atiké*, avait le poil tourné en dehors et était bordé de plusieurs liserets de peau blanche et noire alternés et frangés des longs poils fauves et raides du carcajou. Un petit capuchon, seule coiffure des Esquimaux, était fixé à ce sarrau et pareillement bordé de galon de peau blanche et de franges en carcajou. Cette blouse, échancrée par côté et terminée en queues arrondies par devant et par derrière, n'était fendue qu'autant qu'il le fallait pour laisser passer la tête et ne descendait pas plus bas que le bas-ventre; les échancrures des côtés atteignaient les hanches.

Une simple lanière garnie d'un nœud coulant à une de ses extrémités et de l'autre d'un bouton-olivette en ivoire, représentant deux têtes d'ours blanc accolées, servait de ceinture (*tapciptk*) à Nullumalok; mais par derrière, il portait aux reins une queue épaisse et ondoyante de renard noir. Ses jambes étaient enfermées dans une double paire de culottes qui, pour la forme, ressemblaient aux *braies* gauloises et bas-bretonnes, avec cette seule différence que les braies esquimaudes (*Kammak*) sont moins amples. La culotte de dessous est en peau de rat musqué, poil en dedans, comme la chemise; celle de l'extérieur est en renne, poil en dehors. Ce vêtement n'est point fendu, mais se ferme autour des reins par une coulisse; il ne descend que jusqu'au dessus du genou où il est frangé de carcajou, comme la blouse. A cette partie de la jambe, le pantalon est rejoint par une paire de bottes en peau de pattes de renne, quant aux tiges, et en peau de marsouin plissée et soigneusement ornementée, quant au soulier. Elles contiennent une paire de bottines en peau blanche très-souple et très-fine, remplissant l'office de chaussons. Je remarquai qu'il y avait entre la botte et la culotte, au jarret, un endroit de la jambe qui était toujours à nu, par suite de la petite dimension

du vêtement; les manches de la blouse sont aussi très-courtes et laissent à nu une partie du poignet. Il en est de même du ventre que le pantalon ne saurait recouvrir. Je m'aperçus que mes visiteurs avaient souffert du froid à ces différentes parties de leur personnage. Il leur serait bien facile de remédier à cet inconvénient en allongeant leur pantalon et les manches de leur blouse. Toutefois il ne leur vient pas seulement en pensée que cela puisse ou doive se faire, tant ils sont fidèles à la routine et aux usages reçus de leurs pères.

Nullumallok portait des mitaines en peau de morse, aussi blanches et aussi soyeuses que de la belle laine. Ils nomment ce vêtement *pualuk*. En outre ses mains étaient enfermées dans des gants de peau de renne, poil en dedans (*adsigait*). Ceci est le costume d'hiver. Celui de ses compagnons était à peu près le même. Les Esquimaux ont une grande variété de vêtements tous plus remarquables, plus élégants les uns que les autres.

L'habillement des femmes est confectionné avec le même bon goût que celui des hommes. La jaquette, de même forme mais un peu plus longue (*kapituaqk*), est décorée de pendeloques d'ivoire imitant en petit des poissons, des ours blancs ou des oiseaux. Elles y portent également suspendues, à titre de talismans, des défroques empaillées de corbeau, de faucon ou d'hermine. Le pantalon (*tçivopuk*) fait corps avec la chaussure et se compose de bandes de peau de diverses couleurs habilement mariées. Mais ce qui distingue surtout le vêtement des femmes de celui des hommes, c'est la forme du capuchon (*natçqpk*). Comme il doit recouvrir le chignon, il atteint des dimensions si incroyables qu'il ressemble au chapeau à claque de nos gendarmes. Ce qui complète l'illusion, c'est une triple bordure de peau noire, de peau blanche, et de poils longs, raides et fauves de carcajou, qui surmonte sa marge externe. Ceux-ci sont hérissés en manière d'auréole ou de flammes qui communiquent à ces têtes de femmes un aspect bizarre. On dirait des hyènes en colère.

Les mères qui allaitent portent une jaquette ample et serrée autour des reins par une ceinture. Elles y enferment leur chère progéniture, qu'elles peuvent, par ce moyen, allaiter sans l'exposer à un froid qui lui serait mortel. Ces jeunes enfants sont sans aucun vêtement jusqu'à l'âge d'environ deux ans. Quant aux incongruités que ces petites créatures peuvent se permettre sur le dos de leur mère, qui leur sert de calorifère, l'amour maternel, le même chez tous les peuples, les endure patiemment et avec indifférence.

On voit que ces pauvres sauvagesses peuvent encore en remontrer à plus d'une belle dame. Ces femmes ont la coutume hindoue et thibétaine de tirer la langue en signe d'admiration et d'étonnement, et d'affirmer en fronçant le nez. Leur visage est tatoué de cinq à six traits sur le menton (*kakinapèt*), et de deux traits aux commissures de la bouche.

Les *Tchigliit* ne mangent pas toujours la viande crue comme semble l'indiquer leur nom *Cris de Wiyaskimèwok*. Ceux qui le leur ont donné en mangent peut-être autant qu'eux. Mais on peut dire que leur goût est si dépravé (d'autres diraient si indifférent et partant si parfait), qu'ils mangent aussi bien la viande et le poisson crus, que bouillis ou rôtis, aussi bien frais que desséchés à la fumée ou au soleil, ou même fortement faisandés. Pour ce dernier cas, bien des gourmets européens devront se trouver de leur avis.

Je ne leur ai jamais rien vu manger de cru en été. Pendant l'hiver c'est autre chose. La difficulté où ils se trouvent de se procurer du feu, ou du moins d'entretenir dans leurs demeures souterraines un feu assez puissant pour leur permettre de faire la cuisine, les exigences d'un estomac qui a toujours une place en réserve, et qui ne saurait attendre de longues heures que des quartiers de

viande aussi durs que des rochers fussent dégelés et cuits, leur ont fait une nécessité d'abord, une habitude ensuite, de dévorer n'importe quoi, apprêté ou non. L'habitude a fini par leur faire goûter des délices là où nous ne trouverions qu'une répugnance invincible. Peut-être sont-ils plus philosophes que nous. En tout cas ils sont certainement moins malheureux, parce qu'ils acceptent sans murmurer tout ce qui leur arrive de fâcheux, et qu'on ne les voit jamais s'emporter ni tempêter contre des causes qui sont indépendantes de notre volonté et sur lesquelles nous ne pouvons rien. Enfants gâtés de la nature et de la Providence, nous montrons en bien des rencontres que nous ne valons pas toujours ceux que nous méprisons.

Nos *Tchigliit* sont sédentaires du mois d'octobre au mois de mai, et nomades le reste de l'année. Leur vie entière se partage entre la chasse, la pêche et la recherche des animaux à fourrure, dont ils troquent les peaux dans les forts de la Compagnie d'Hudson.

Lorsque le soleil reparaissant sur l'horizon commence à monter vers le zénith et à faire sentir sa bienfaisante chaleur, l'Esquimau entreprend ses premiers voyages vers les forts Mac Pherson et Anderson<sup>1</sup>, pour y échanger les pelleteries récoltées durant l'hiver, contre du tabac, des verroteries, des munitions de chasse et de la menue quincaillerie, telle que limes, batte-feu, chaudrons, couteaux, pièges à martres, etc.

Richardson dit que le commerce avec les Esquimaux du Mackenzie ne date que de 1849. Précédemment une tentative qui avait été faite, coûta la vie à un officier de la baie d'Hudson, M. Livingstone, et à ses gens. Ils furent massacrés par les Esquimaux sur un flot, à l'embouchure du Mackenzie. On sait comment Franklin, Richardson, Pullen et Hooper furent accueillis par ces mêmes *Tchigliit*. Ils ne durent leur salut qu'à leur nombre et à leurs armes à feu, dont ils ne firent cependant que menacer les Esquimaux.

Juqu'ici le commerce entre cette tribu et la Compagnie de la baie d'Hudson a pu être conduit sans querelles ni effusion de sang, mais ce n'a pas été sans menaces ni tentatives de la part de ces indigènes remuants et tracassiers. Il a fallu toute la prudence et tout le calme des commerçants anglais pour obtenir ce résultat.

Avant 1849, les *Tchigliit* trafiquaient dans le sud avec les *Dindjié* ou Loucheux et les *Nné-lagottiné* ou Peaux-de-Lièvre « du bout du monde », tribu *Dènè*. Les échanges se faisaient avec les premiers à la pointe Séparation, c'est-à-dire à la tête du delta du Mackenzie, et avec les seconds au lieu où fut construit en 1859 le fort Anderson.

Dans l'ouest, les *Tchigliit* communiquaient avec leurs plus proches voisins, les *Tapéop-méut* et les habitants d'*Akilinepk*, qui échangeaient avec eux le tabac, les pipes, les rassades bleues et blanches et les grandes chaudières de fer qu'ils recevaient directement des tribus qui fréquentaient les Russes de *Natéçovik*. Ces échanges se faisaient d'ordinaire sur l'île de la Traite (Barter Island), située sous le 144° de long. O. de Greenwich. De là des marchandises qui provenaient d'Europe et qui avaient dû traverser toute l'Asie, parvenaient, par l'entremise des *Tchukschit* du Kamstchatka, des *Akilinep-méut* et de nos *Tchigliit* jusqu'aux tribus de la rivière du Cuivre, de la presqu'île Melville et des îles polaires.

Dans ces pérégrinations commerciales nos *Tchigliit* accusent d'assez mauvaises dispositions pour la marche. Leurs raquettes sont si lourdes et si grossières qu'ils préfèrent ne point s'en servir, ce qui leur rend le voyage très-pénible. Leurs traîneaux, semblables à ceux des Asiatiques du Nord et

1. Aujourd'hui ce dernier poste de traite n'existe plus. Il a été abandonné par la compagnie d'Hudson en 1866.

des Russes, sont montés sur des patins et s'enfoncent dans la neige en y creusant des ornières profondes, ce qui épuise leurs chiens. Comme ils sont dépourvus de lisses d'acier, l'Esquimau est obligé d'y suppléer en formant un bourrelet de limon et de glace sur toute la longueur des patins; mais comme ce bourrelet s'use par le frottement, il leur devient nécessaire, plusieurs fois par jour, de décharger leur traîneau, de le retourner et de reconstruire le bourrelet en y versant de l'eau qui, en s'y congelant instantanément, se transforme en glace. Pour se procurer ce liquide qui leur tient lieu d'acier, ils doivent creuser, à l'aide d'une simple corne de bœuf emmanchée d'une longue perche (*toqon*), une croûte de glace de plusieurs pieds d'épaisseur, opération longue et pénible.

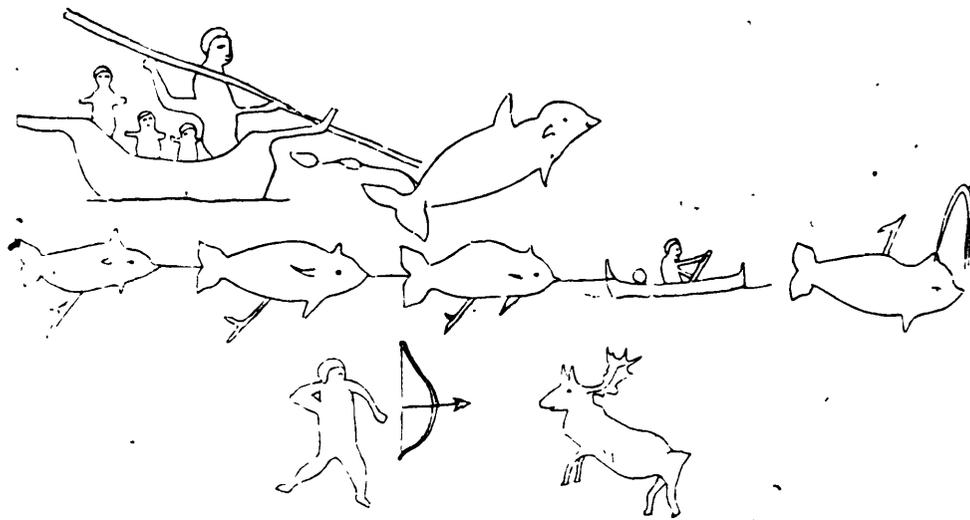
Au lieu de camper sur le rivage et dans les bois, lorsqu'il s'en trouve sur leur chemin, ils préférèrent passer deux ou trois heures à construire une hutte de neige durcie (*apun iglu*), dans laquelle la seule chaleur naturelle, unie à celle d'une lampe fumeuse, doit leur suffire. Voici comment nos *Tchiglit* procèdent à la construction de ces huttes. Je me permets encore de transcrire un passage de mon journal de 1865.

A l'aide du long coutelas dont ils sont toujours armés, deux d'entre eux découpaient sur la rivière, dans la neige durcie qui en recouvrait la glace à quatre ou cinq pouces d'épaisseur, des moellons en forme de trapèzes plus ou moins réguliers. Ils les disposaient de champ sur la surface de la glace, et sur tout le pourtour d'une circonférence qui donnait les dimensions de la future maison. Lorsqu'une première rangée était dressée, on lui en superposait une seconde, puis une troisième, qui s'en allait toujours en tournant comme la coquille d'un colimaçon. En même temps, de l'eau était jetée dans les interstices des moellons de neige, afin de servir de mortier. De meilleur ciment il ne se peut en voir, parce que l'eau en se congelant instantanément et en inondant les parois de cette voûte à mesure qu'on la construisait, changeait la neige en glace et faisait de tous ces voussoirs un tout solide et imperméable à l'air. En moins de deux heures le dôme était fini; un dernier voussoir, véritable clef de voûte, vint consolider le colimaçon et terminer l'œuvre. Nous étions alors possesseurs d'un petit palais de cristal de la forme d'une ruche et de la dimension d'une loge à castors. Il fut inondé d'eau puis recouvert de neige; enfin, en trois coups de coutelas (*tsavi-patsiapk*), un Esquimau y perça une entrée qui pouvait bien avoir deux pieds de haut, tout juste assez d'espace pour s'y glisser en rampant sur le ventre. Cette porte fut munie du côté du vent d'un petit mur semi-circulaire pour la défendre du froid; du côté opposé, un autre mur soutint, avec le premier, une sorte d'auvent; le tout était de neige durcie, transformée en glace par l'eau. Ainsi fut préparée notre chambre à coucher.

Alors on introduisit dans la hutte les robes de renne et d'ours blanc, la lampe, les provisions; tout le bagage inutile fut laissé dehors; puis chacun de se faufiler dedans, moi le dernier. Le moellon que l'on avait détaché pour pratiquer une porte à la loge, fut alors replacé dans l'ouverture; on l'arrosa d'eau, et nous fûmes ainsi claquemurés et mis absolument hors de communication avec l'air extérieur. Tout d'abord je grelottais comme dehors, mais bientôt l'air de cet appartement de proportions si exigües, s'échauffant par notre haleine, notre chaleur naturelle et celle de notre lampe, je finis par suer, et par suer si abondamment que je fus obligé de me départir comme eux de toute surcharge de vêtements. Je crus même que j'allais m'asphyxier, faute d'air. J'en demandai à grands cris, ce dont mes Esquimaux rirent à cœur joie. En peu de temps la chaleur s'éleva à un tel point, dans cette cabane de neige transformée en étuve, que les murailles se prirent à suer comme les vitres d'un appartement fortement chauffé, et se transformèrent entièrement en glace cristalline, au travers de laquelle nous apercevions la clarté de la lune, comme à travers des vitres dépolies.

Quelle est la disposition intérieure de notre palais de cristal?

Les trois quarts de l'espace circulaire compris sous ce dôme de neige sont réservés au lit (*kragvaluk*). C'est tout simplement une estrade de neige battue, élevée d'un pied anglais au-dessus du sol de notre hutte, lequel n'est autre que la glace du fleuve Anderson, épaisse de neuf à dix pieds. Sur cette estrade, des robes, de chaudes fourrures d'ours blanc (*nannuk*) et de rennes (*tuktu*) sont étendues pour servir à la fois de draps et de couvertures. L'espace laissé libre entre l'entrée et l'estrade est divisé en trois portions; à droite de la porte, une autre petite estrade en neige reçoit une pierre.



Fac-simile de dessin esquimau.

J'extraits le dessin ci-dessus d'une boîte que je tiens des Esquimaux de l'Anderson. Le sujet y est tracé en caractères rouges et noirs, sous forme de silhouettes. On observera que le principal personnage de la scène est plus grand que les autres, comme dans les peintures et les bas-reliefs égyptiens et grecs copiés par les peintres et les sculpteurs du Moyen Age.

Le sujet de cette peinture dénuée de perspective est multiple.

Tout en haut, un Esquimau, debout à l'avant de son *umiak*, conduit par trois femmes, harponne une baleine blanche qui a déjà reçu un premier harpon. On en voit la ligne et les vessies flotter derrière le cétacé.

Plus bas, un autre Esquimau, assis dans son *kayak*, poursuit un autre marsouin blessé, qui exhale avec son sang son dernier soupir. En même temps, il en remorque trois autres qu'il a enfilés et qui sont renversés dans l'eau, le ventre en l'air.

Enfin, sur le premier plan, un troisième Esquimau décoche une flèche à un renne.

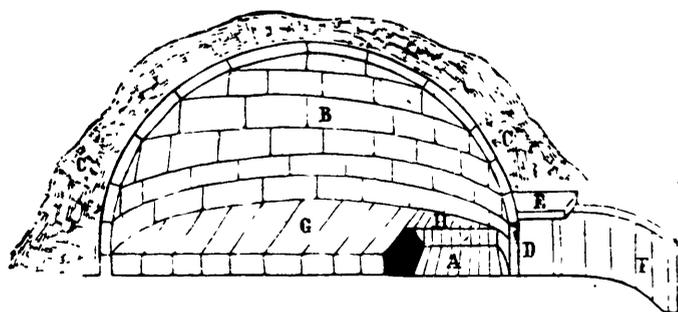
La délinéation générale de ces figures, la pose des hommes et la forme des animaux offrent assez d'exactitude. Il n'est pas un Peau-Rouge *Déné* ou *Dindjie* capable d'exécuter un tel dessin.

noire et creuse de serpentine ou de kersanton, d'un pied et demi de long sur un pied de large, qui ressemble pour la forme à une petite barque. C'est la lampe (*krolerk*), qui me rappelle le *kalén* provençal, renouvelé des Grecs. Sous le 82° degré de latitude, les Esquimaux du Groënland nomment cette même lampe *kottluk*; ceux de la baie d'Hudson, à Churchill, l'appellent *kullek*. Ces quatre mots n'ont-ils pas la même racine, n'accuseraient-ils pas la même origine?

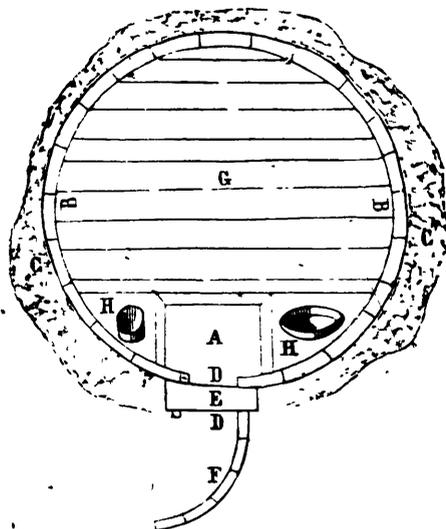
A gauche de l'entrée se trouve une autre estrade de neige qui reçoit un vase d'un usage tout différent. La seule pensée que notre chambre à coucher, déjà si étroite et si peu fournie d'air respirable, allait devenir une sentine, après avoir été une table, une cuisine, me soulevait le cœur. Mais qu'y faire?

Au-dessus de la lampe de pierre, une petite baguette fut fichée horizontalement dans la paroi

friable de notre palais ; sur cette baguette on suspendit des morceaux de lard de baleine rance ; quatre ou cinq lumignons en mousse, disposés sur l'une des parois de la lampe, furent imbibés d'huile de poisson, et allumés. La chaleur de la flamme fit fondre doucement le lard de baleine qui se trouvait au-dessus ; ce lard commença à dégoutter dans le petit bassin de serpentine sous forme d'huile ou de graisse liquide, et entretenit la flamme des lumignons ; de telle sorte qu'il n'y avait jamais dans la lampe plus d'huile qu'il ne fallait pour l'entretien de la flamme, et que celle-ci faisait toujours fondre assez de lard pour ne pas s'éteindre faute d'huile. C'est ainsi que, par cette simple et ingénieuse combinaison, les Esquimaux parviennent à entretenir un feu perpétuel qui brûle sans entretien, pourvu



Coupe transversale d'une Iglo-piyook  
ou hutte de neige servant de campement en voyage.



Plan à terre d'une Iglo-piyook  
ou hutte de neige servant de campement en voyage.

- |   |   |
|---|---|
| <p>A Lit congelé des rivières ou de la mer.<br/>B Kpayviak, voûte en neige durcie, montrant les voussoirs ou moellons de neige (killuk).<br/>C Saw, ados ou revêtement extérieur de neige molle (aŋniyo).<br/>D Pah, entrée de la hutte, que l'on ferme à l'aide d'une porte de neige (upkuak).</p> | <p>E Kpa, appentis de neige dure, servant à protéger l'entrée.<br/>F Tchukkak, avant-mur ou abat-vent.<br/>G Kpaivaluk, lit ou estrade de neige battue.<br/>H Kpôlém-inné, ou lieu de la lampe, à droite: Kpovvim-inné, ou lieu du vase à gauche.</p> |
|---|---|

qu'on ait le soin de remplacer les mèches de mousse lorsqu'elles sont consumées, et de remettre d'autres morceaux de lard à cheval sur la baguette lorsque les vieux sont à sec.

Tout homme civilisé que je suis, je ne pus m'empêcher de témoigner à ces pauvres sauvages l'admiration que j'éprouvais de leur ingéniosité, mais en même temps je remerciais Dieu, qui a créé l'esprit de l'homme et lui a donné la puissance de dompter et de surmonter les forces de la nature, quelque terribles et quelque opposées qu'elles puissent être en apparence à son existence.

Au Groënland, les Esquimaux entretiennent leurs lampes avec des mèches d'amiante ou asbeste ; sur mer, lorsque la mousse leur fait défaut, nos Esquimaux se servent de mèches de peau. Cette lampe fut l'unique feu auquel nous nous réchauffâmes et fîmes cuire notre souper. C'est ainsi que cela se pratique toujours dans les huttes esquimaudes.

Je donne ci-dessus le plan d'une hutte de neige (*apun iglu, iglo-piyook*) servant de bivouac.

Toute neige n'est pas propre à la construction des *iglo-piyoap̄k*, mais seulement la neige gelée et durcie, qui ne se forme qu'au milieu de l'hiver, par suite des froids intenses et surtout des vents violents qui la tassent et la rendent semblable, pour la consistance, à des moellons de sablon. L'épaisseur de cette neige varie de deux pouces à un demi-pied. Entre cette croûte, nommée *killuk* par les Esquimaux, *kollu*, *ollu* par les Dénés, et le sol, se trouve une neige granuleuse (*natakkronap̄k*), qui est cristallisée comme le sel et en a l'apparence. Celle-ci est éminemment propre à la cuisine, parce qu'étant déjà changée en cristaux de glace, elle fournit beaucoup plus d'eau que la neige folle ou molle (*ammiyo*):

Au mois de juin, c'est-à-dire lorsque les banquises ont abandonné l'estuaire de nos fleuves, les Tchiglit se rendent de nouveau dans les forts Mac-Pherson et Anderson, mais par eau. Les hommes montent leurs légers *kpayait* (*kpayak* au sing.), formés de peaux de marsouins tendues sur des cerceaux, et qui sont trop connus pour que j'en fasse la description. Les femmes, les vieillards et les enfants prennent place dans des barques également de peau qu'ils appellent *umiait* (au sing. *umiak*), et que les Russes ont nommé *baidapka*. Elles servent à la chasse de la baleine.

Le *kpayak* sert à la chasse du vison, du rat musqué ou ondatra, du phoque et du marsouin. Les Esquimaux tuent ces animaux à l'aide de javelines (*kapotchin*) à pointes mobiles qui diffèrent suivant la grosseur et la forme de l'animal. Ils chassent le renne (*tuktu*) et le bœuf musqué (*umimmap̄k*) au moyen de flèches barbelées dont ils ont une grande variété. Depuis fort peu de temps seulement ils ont adopté partiellement l'usage du fusil à pierre.

De la mi-juin à la mi-juillet, les Tchiglit se livrent à la pêche du hareng, du poisson blanc et de l'inconnu, dans les innombrables chenaux du Mackenzie. Ils conservent le poisson qu'ils ne consomment pas, soit en l'exposant à la fumée d'un petit feu, soit en le mettant en saumure dans des outres pleines d'huile de marsouin qu'ils suspendent à des arbres. Il ne se peut concevoir d'odeur semblable à celle qui s'exhale de ces vaisseaux, lorsque les Esquimaux les ouvrent pour en déguster le contenu. Toutefois, il m'a paru que ces poissons crus et rouges de fermentation doivent être un excellent mets, tant nos Tchiglit les mangent avec voracité.

La chasse du renne suit et accompagne la pêche. Elle a lieu de juillet en août, alors que ces animaux arrivent sur les plages de la mer Glaciale. Elle est suivie de la chasse au marsouin, qui se fait pendant tout le mois d'août, sur mer, à l'embouchure des fleuves Mackenzie, Natowdja et Anderson. Les familles Tchiglit, longtemps dispersées par la pêche, se trouvent alors réunies dans leurs villages d'été, qui consistent en maisons de bois (*iglu*); ils y séjournent jusqu'en octobre. A cette époque seulement, leurs provisions d'hiver étant faites, ils songent à se cabaner pour l'hiver, ce qui les oblige de quitter les plages désolées de l'Océan, pour pénétrer plus ou moins avant dans l'estuaire des grandes rivières précitées.

A défaut de forêts, leur froide contrée abonde en bois flottants (*tchiamor*), que les cours d'eau charrient à la mer Glaciale en quantité prodigieuse, et que les courants marins se chargent de transporter bien loin du continent. Ce bois, ressource précieuse pour les pauvres Esquimaux, leur fournit le combustible dont ils se réchauffent en été, avec lequel ils font cuire leurs aliments, construisent leurs barques, leurs armes, leurs ustensiles, et surtout leurs maisons; car il ne faut pas confondre ces sortes de constructions avec les huttes de neige dont je viens de parler.

Durant la période nomade de l'été, ils habitent sous des tentes coniques (*tuppek*) en peaux de renne, fermées par le haut, et meublées à peu près comme un *iglo-piyoap̄k*.

Je termine ce long chapitre par la description d'une maison d'hiver, celle de mon hôte de 1865.

Ces demeures (*iglu*) réunies en hameaux ou villages, ressemblent extérieurement à des monticules circulaires ou à de grosses meules de foin recouvertes de neige. Elles se trouvent quelquefois placées sur la glace elle-même, mais d'ordinaire elles sont adossées à une côte d'une nature friable, que les Esquimaux creusent en partie, de manière que l'*iglu* soit à demi souterraine et à demi extérieure. A leur sommet, se trouve enchâssé en guise de ciel ouvert un glaçon plat, carré et bien limpide, qui y tamise la lumière du jour.

Chaque maison est précédée d'un passage long, étroit et un peu courbe qui est construit avec de gros glaçons posés de champ et recouverts d'autres blocs, à la façon des dolmens. C'est un véritable terrier de 15 à 20 pieds de long sur deux et demi de haut, qui a pour but de préserver l'habitation de tout contact avec l'air extérieur. A cette fin, il occupe un niveau inférieur à celui de l'*iglu*, parce que l'air froid ne tend pas à monter, tandis qu'il retient au contraire dans la partie supérieure l'air échauffé et plus léger. Un simple morceau de parchemin de phoque ferme à l'extérieur ce couloir de glace, qui se confond avec le sol environnant, et rappelle parfaitement les mystérieuses galeries druidiques que l'on voit en Bretagne.

Il me souviendra longtemps des singulières impressions que j'éprouvai pour la première fois dans ces trous noirs et onctueux. L'odeur qu'on y respire est loin d'être de l'ambroisie; mais je sentis bien autre chose lorsque, me relevant à demi et soulevant avec ma tête un autre parchemin huileux qui fermait une trappe en plan incliné ménagée à l'extrémité interne du terrier, la partie supérieure de mon personnage émergea dans l'intérieur brillant de clarté de la maison esquimaude. Quelles émanations, grand Dieu, m'assaillirent tout à coup! Je crus que j'allais être renversé dans le trou ténébreux où je venais de me traîner à quatre pattes. Il y avait là un composé de tous les parfums; on y sentait la sueur, la graisse, le lard rance, la fumée de l'huile de baleine, l'haleine fétide des locataires, la vapeur du tabac, le fumet du chaudron, et l'odeur de bien d'autres choses.

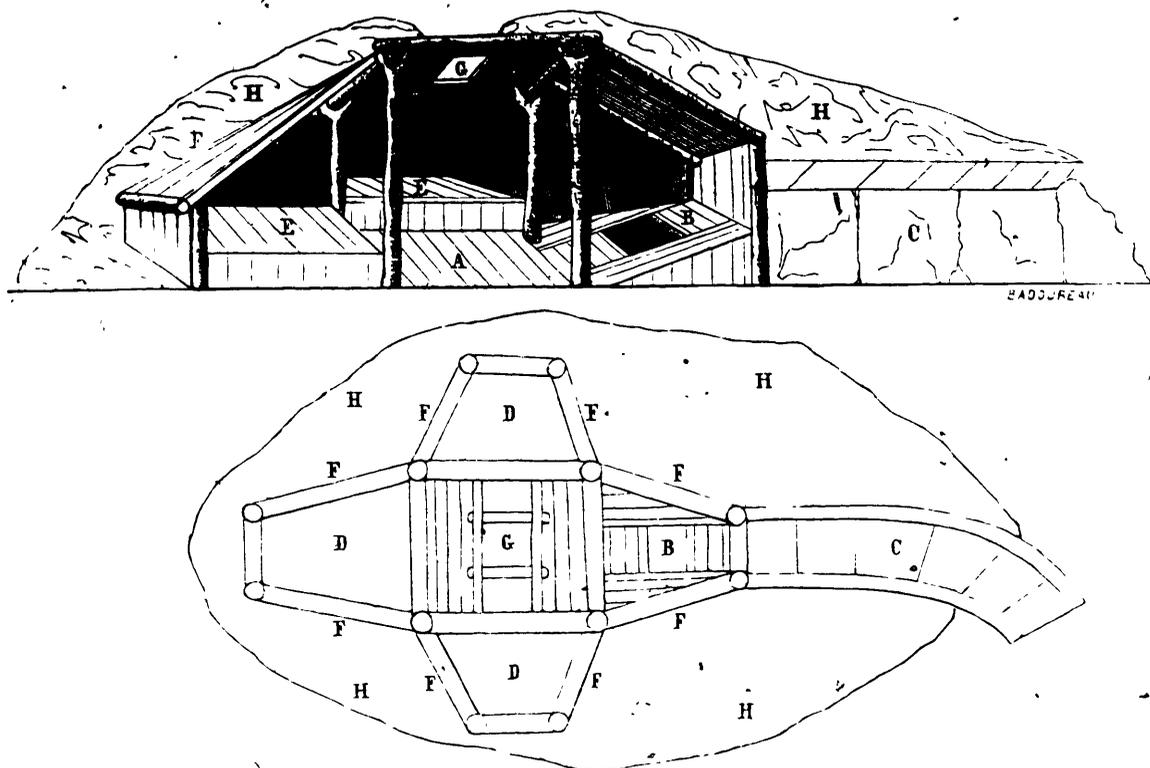
C'était encore pis que dans les huttes de glace, que j'avais la consolation de perforer pendant la nuit, afin d'humer par un petit trou l'air extérieur.

N'importe, je me trouvais en présence de mes hôtes; les devoirs de l'hospitalité reçue et de la charité m'obligeaient à ne point les contrister et à renoncer mon dégoût, pour paraître émerveillé.

Je posai donc les mains sur le bord graisseux de la trappe (*kpatapik*), et soulevant mes pieds jusqu'au niveau du plancher, en un bond je fus dans la maison.

Quatre troncs de sapin plantés dans le sol en rectangle, et unis dans le haut par d'autres arbres de moindre dimension placés en travers, y formaient une sorte d'échafaudage; c'était la charpente de la maison. Des planches grossièrement équarrées à la hache et placées sur cette cage constituaient le plafond de l'appartement, au centre duquel le glaçon que j'avais vu à l'extérieur était enchâssé et cimenté avec de la mousse et de la neige arrosées d'eau. Les murailles de la maison étaient formées par des pièces de bois reposant obliquement contre chacune des quatre faces de l'échafaudage. Leurs interstices étaient remplis de mousse et de neige, pareillement tassées et arrosées d'eau. L'espace laissé au milieu (A) entre les quatre arbres servant de piliers à l'édifice, était fourni d'un plancher semblable au plafond. En outre, d'autres madriers équarris à la hache entouraient la muraille et formaient un lambris de trois pieds de haut. En face et de chaque côté de la trappe ou *kpatapik* (B) qui sert de porte intérieure à l'édifice et s'ouvre dans le *kpanitat* ou corridor (C), sont les chambres (*kpeingopik*) (D), tout entières occupées par autant d'estrades ou de divans (*iglepklit*) (E) qui servent à

la fois de sièges, de tables et de lits à une ou deux familles. Ces alcôves sont naturellement formées par l'inclinaison des parois (F) depuis le cadre de la charpente, qui surmonte le plafond à ciel ouvert (*ipalepk*) (G), jusqu'au sol. Un revêtement extérieur de terre et de neige arrosée d'eau (H) complète cette ingénieuse bâtisse, dans la construction de laquelle il n'entre pas un clou, pas une cheville, et qui a à peu près la forme d'une église avec sa nef, son abside et son transept. Voici d'ailleurs la coupe longitudinale et le plan à terre d'une de ces demeures d'hiver des Esquimaux.



Coupe longitudinale et plan à terre d'une Igloo ou maison d'hiver des Esquimaux.

Celle de Nullumallok, que j'habite, n'a qu'une seule chambre ou alcôve placée au fond, en face de la porte; mais les autres huttes avaient chacune trois alcôves, comme il est marqué ci-dessus.

Dans ces habitations ingénieuses autant que confortables, ce qui étonne le plus, c'est qu'il ne s'y trouve point de foyer. Il ne saurait y en avoir dans les contrées où il n'y a point d'arbres. La localité où nous nous trouvons fait exception; mais c'est un campement d'automne que mes hôtes ont eu la paresse d'abandonner en hiver. La flamme des lampes ou *kpoleit* remplace celle du foyer absent. Il se trouve dans ces maisons autant de lampes qu'il y a de familles. Il y en a donc deux dans celle que j'occupe; j'en ai déjà donné la description, et l'on connaît maintenant par quel procédé ingénieux elles s'alimentent elles-mêmes et brûlent sans discontinuer et le jour et la nuit. Leur place est au pied de chacun des poteaux qui soutiennent l'édifice. Elles sont portées aussi près que possible du plan-

cher sur une double rangée de pieux. Au-dessus est placé une sorte de treillis (*paneptsiwik*), sur lequel on dépose les objets que l'on veut faire chauffer ou dégeler, ainsi que la viande que l'on veut faire cuire. Qu'on se figure quel peut être l'arome de viandes rôties à la flamme fumeuse d'une lampe fétide au delà de toute expression et qui ne rencontre aucune ouverture par où sa fumée noire puisse s'échapper ! Voilà le seul luminaire qui éclaire ces terriers durant les longues nuits d'hiver. Voilà le seul calorifère qui les chauffe en toute saison, l'été excepté.

Qui le croirait cependant, ces maisons sont d'un confortable que l'on chercherait vainement sous la tente des Peaux-Rouges. Les Esquimaux souffrent évidemment beaucoup moins que leurs voisins les *Déni's* et les *Dindjy's*. La température de leurs habitations, dépourvues de feu, se maintient toujours de + 5° à + 15° centigrades. En outre, elles sont munies d'une infinité de petits meubles, d'ustensiles et d'outils appendus aux murailles : carquois, arcs, pipes, fourrures, vêtements, sachets ornés de griffes d'ours, bandeaux en peau de loup ou de renard, lacets à lièvre en fanons de baleine. Sur le plancher gisent épars l'outre en peau de baleine blanche (*kpoptoqapik*) qui sert à contenir l'eau, la large pelle (*pwalépén*) avec laquelle, au début de la construction, les femmes déblayaient le sol de la neige qui le couvre, des plats de bois, des vases cousus avec des fanons de baleine, des couteaux de femme (*ulualuk*) semblables à des hachoirs à viande.

Dans chaque alcôve ou *kpéin-gopik*, la place des hommes mariés est à l'une des extrémités latérales; comme il y a d'ordinaire deux couples par alcôve, les hommes se placent à chaque extrémité, la femme vient ensuite, à côté de sa lampe, et les enfants ou les visiteurs occupent le centre, couchant d'ordinaire en sens inverse des gens mariés, c'est-à-dire la tête au fond de l'alcôve et les pieds sur le bord du divan; tandis que les maîtres de la maison placent la tête sur le bord du lit et tournent les pieds vers le fond de l'appartement.

Au chevet de chaque Esquimau mâle, n'eût-il que sept à huit ans, est fiché un couteau (*tsavipatsiapik*). Cette arme accompagne l'Esquimau partout, il ne fait pas un pas hors de sa demeure sans son couteau. C'est pour lui un *vade mecum* indispensable qui remplace la hache des Peaux-Rouges. A l'aide de ce couteau il mange, il dépèce les animaux qu'il a tués à la chasse, il construit en voyage la hutte de neige, il se défend de ses ennemis et se venge des injures qu'il a reçues. Le *tsavipatsiapik* est tout pour lui, aussi il ne le quitte jamais et se munit souvent de plusieurs. Une fois j'aperçus entre les mains d'un Esquimau un superbe couteau de chasse provenant d'un baleinier américain. Je le pris des mains de l'Indien afin de l'examiner à mon aise. L'Esquimau se défit sans difficulté de cette arme, et me la laissa examiner à loisir; mais afin de ne point se trouver sans défense il passa prestement la main dans sa botte droite, à la manière des Chinois, et en tira un second couteau. Surpris de ce mouvement de défiance, et voulant m'assurer de combien d'armes cet homme était muni, je lui pris ce deuxième couteau, sans lui rendre le premier. L'Esquimau fut étonné, mais il se déssaisit de l'arme; toutefois il plongea aussitôt la main dans sa botte gauche et tira un troisième couteau. Je pris encore celui-ci, persuadé cette fois que je parviendrais à le désarmer complètement. Il n'en fut rien, en un clin d'œil il avait tiré un quatrième couteau de sa nuque, et se mettait alors sur la défensive. Je souris de sa crainte chimérique ainsi que de sa méfiance, et rendis à mon homme les trois autres couteaux.

Les Esquimaux fabriquent eux-mêmes leurs armes, comme tous les objets et ustensiles qui sont à leur usage. Jusqu'ici ils n'ont emprunté aux blancs que les matières premières: les métaux. Leur habileté à forger et à travailler le fer et le cuivre n'est surpassée que par l'adresse avec laquelle ils

façonnent, sculptent et polissent l'ivoire de morse et de mammoth. J'ai vu chez eux des manches de couteau, des outils, des épissoirs à arc, des dards de flèche, des outils à coudre, des étuis, des boîtes, des pendants d'oreilles, des labrets, des boucles de ceinture, des hameçons entièrement fabriqués avec de l'ivoire, et d'une façon qui ferait honneur à un ouvrier européen émérite. Leurs couteaux ont souvent deux tranchants, et offrent de six à seize pouces de lame. Ils ont des formes aussi variées que curieuses.

## IV.

## ORIGINE ASIATIQUE DES ESQUIMAUX PROUVÉE PAR LEUR TÉMOIGNAGE.

Les Esquimaux n'ont pas l'idée qu'il puisse exister sur terre d'autres variétés d'hommes que la blanche, la rouge et la leur. Voici donc comment leur tradition raconte à la fois cette distinction dans la couleur, la langue et les coutumes, en même temps que l'origine de l'espèce humaine. Je donne la version écourtée comme elle m'a été donnée, et sa traduction fidèle :

Uavapnep-mun, pamàné, kpikepta-mi, kikiđjia-pek mallo-  
pok-innéoptoap pek. Illamiñgun akkiañgnin kpidjigilopklutik.  
Apkpidjigilinupublutik pek, katchapklutik inmiñ-nun. Nukkapéit  
gpek, apviklaptopok, aypa Tchigliñopkluné, aypa Tchubluaçoti-  
nopkluné.

A l'ouest, sur la grande mer, sur une grande île, le castor donc créa deux hommes donc. De la rive opposée sur ce rivage-ci ils vinrent tous deux à la chasse des coqs de bruyère. Ces coqs de bruyère ils se les arrachèrent mutuellement des mains, ils se battirent l'un l'autre pour les avoir. Or donc les deux frères (par suite de leur querelle) se séparèrent. L'un fut le père des Hommes (les-Esquimaux); l'autre fut le père des Souffleurs (les cétacés, d'où ils supposent que les Européens sont sortis, parce qu'ils sont arrivés chez eux par mer).

La tradition Innok dédaigne de parler ici des Peaux-Rouges. L'ayant fait observer à mon narrateur *Apviuna* : « Oh ! me répondit-il, il ne vaut pas la peine d'en parler. Ils naquirent aussi dans l'ouest, sur l'île du Castor, des larves de nos poux. C'est pourquoi nous les nommons *Itkéléit*. Ils sont méprisables, mais les *Kpablunét* et les *Innoit* sont frères. »

Nos Esquimaux considèrent donc une grande île de l'océan Indien, à l'ouest de l'Amérique, comme leur patrie originelle. Point n'est besoin de recourir à leurs traditions pour s'en convaincre ; ils m'ont dit clairement être venus de l'ouest à une époque qu'il leur est impossible de préciser, et pour preuve de leur dire ils me demandèrent si je connaissais *Okçayéuktuaşk* ou « l'homme qui ne parle pas. » Leur ayant demandé des explications sur cet être qu'ils me représentaient comme habitant dans l'ouest-sud-est, leur ancienne patrie, ils se mirent à contrefaire, par une mimique habile, les allures de l'orang-outang ou de quelque grand quadrumane, marchant sur les pieds et sur les mains, se redressant, s'aidant d'un bâton, grimaçant et sautillant, comme si peu d'instant auparavant ils avaient vu l'animal qu'ils dépeignaient et qu'il me fut bien aisé de reconnaître.

Ce seul fait, accompagné de la tradition mentionnée plus haut et du témoignage oral des Tchigliñ, me paraîtrait péremptoire pour la conclusion à l'origine occidentale<sup>1</sup> des *Innoit*, si nous n'avions d'autres preuves.

1. Toutes les fois qu'il est parlé d'*Occident* et d'*Orient* dans ces pages, il faut l'entendre relativement à la position du continent américain. L'*Occident*, par rapport aux Esquimaux, c'est donc ce que nous appelons en Europe l'*extrême Orient*; et l'*Orient*, pour eux, est notre Europe occidentale. Ceci mérite à peine cette note.

Dans plusieurs des traditions groënlandaises recueillies par un savant danois, M. H. Rink, traduites en anglais par le Dr Robert Brown, et résumées par le savant abbé Morillot, il est fait mention d'une contrée mystérieuse et occidentale située dans l'ouest, au delà de la mer Glaciale, et que plusieurs habitants de la Terre-Verte<sup>1</sup> visitèrent. Cette patrie (car ils ne peuvent avoir conservé le souvenir que du berceau de leur nation), ils la nomment *Akilinek*, mais ils en ignorent la position; de sorte que le traducteur des légendes ne peut nous renseigner sur ce point.

Je serai peut-être assez heureux pour éclaircir cette question, du moins d'une manière partielle.

J'ai dit en effet que la septième tribu occidentale connue des Esquimaux du Mackenzie se nomme *Akilinepméut*, c'est-à-dire habitants d'*Akilinek*. Par ce nom ils m'ont paru désigner la contrée comprise entre le cap Lisbonne et le cap des Glaces, côte qui avoisine de fort près le détroit de Behring et qui est connue sous le nom de Nouvelle-Géorgie.

Voilà donc l'*Akilinek* des Groënlandais retrouvé, à moins qu'il n'en existe plusieurs, ce qui est peu probable en raison de son nom même. En effet, ce mot paraît évidemment composé de l'un des adverbes *ako* ou *akugu*, au commencement, d'abord, premièrement; du suffixe *nek*, qui, ajouté à un verbe ou à un adjectif, équivaut à la périphrase *ce qui est*, et en fait un substantif; et enfin de l'affixe *li* ou *ri*, qui intercalé dans un mot en fait un verbe substantif. *Akilinek* signifierait donc: « *Ce qui est le commencement*, ou terre du commencement, terre de l'abord, terre première.

Par un jeu de mots comme il s'en rencontre dans toutes les langues, le mot *dette* se dit en esquimau *Akiliktcapk*, de sorte qu'en appliquant le suffixe causatif *nek* à l'un ou à l'autre de ces deux mots, on pourrait aussi bien appeler la contrée *Akilinek* « terre du commencement » que « lieu de la dette. »

Rappelons-nous qu'il y a un combat et une séparation au principe de l'histoire la plus récente des Innoït.

Donc, puisque les Groënlandais ont conservé le souvenir d'*Akilinek*, c'est que la dernière étape sinon le berceau de leurs pères, fut le détroit de Behring et les rivages compris entre ce passage et le cap des Glaces.

Mais nos *Tchigliit* du Mackenzie portent la vue rétrospective de leurs souvenirs beaucoup plus loin. *Akilinek* est un point relativement voisin pour eux, c'est le lieu d'où durent s'éloigner les dernières hordes de leur nation lorsque, en arrivant sur le continent américain, elles en trouvèrent les abords (*Akilinerk*) occupés par les premiers émigrants. Mais ceux-ci d'où sont-ils donc venus? D'après les *Tchigliit* ce serait de *Natépovik*. *Natépovik* est pour les *Tchigliit* ce qu'est *Akilinek* pour les Groënlandais et *Nunatagmun* pour les Esquimaux centraux. J'ai lu en effet dans un des récents ouvrages d'exploration arctique publiés par les Anglais, que les Esquimaux des îles de la mer Polaire parlèrent aux Européens de *Nunatagmun* comme d'une sorte de pays de Cocagne d'où leur venaient les produits européens; ils le plaçaient également dans l'ouest.

Nous retrouvons encore ici ce *Nunatagmun*, mais parfaitement précisé par nos *Tchigliit*. Ce sont les abords du détroit de Behring. Nous connaissons donc maintenant *Akilinek* et *Nunatagmun* dont les Esquimaux de l'est ignorent la position. Où est donc *Natépovik*? C'est ce que n'ont pu me dire les *Tchigliit*. Tout ce qu'ils en savent c'est qu'il est loin dans l'ouest, mais cependant pas aussi loin que la grande île de l'Océan d'où partirent les deux frères dont parle leur tradition.

1. *Groënland*, signifie terre verte en danois.

Fait singulier, dans toutes les traditions de nos Peaux-Rouges, on retrouve cette légende primitive des deux frères, quoique diversement racontée. Lisez les narrations des voyages en Océanie, vous les y verrez encore seuls sur terre, tout au commencement. L'histoire du premier couple est inscrite en caractères ineffaçables dans le souvenir de tous les peuples. Les deux frères sont bien connus dans tout le nord de l'Amérique. Donc, *Natépovik* est l'Eldorado de nos Tchiglit comme *Akilinèpk* est celui des Groënlandais. Jamais vous ne verrez ce peuple tourner ses regards vers l'est, c'est-à-dire vers l'Europe; même après sa mort, sa tête tournée vers l'orient envisage l'occident, le berceau d'où partirent ses pères.

C'est de *Natépovik* que les Esquimaux du Mackenzie tiennent et l'usage du tabac et la forme de leurs pipes-plateaux et la coupe de leurs bottes les plus coquettes, et la coutume bizarre de se percer les joues pour y introduire les labrets ou *tutait*, et la mode de la tonsure, et celle des énormes chignons de leurs femmes, etc., etc. Le cap Bathurst franchi, vous ne trouvez plus dans l'est ni pipes incrustées, ni bottes finement plissées, ni tonsure bien arrondie, ni *putu* dans les joues, ni *tuglit* sur la tête des femmes.

D'où viennent ces grosses rassades bleues? demandez-vous à un Esquimau. *Natepvalimnin* (de *Natépovik*); telle sera la réponse. Où a été acheté ce chaudron de fer? *Natepvalinè*, (à *Natépovik*), toujours *Natépovik*. Là les jours sont longs, le soleil montre le nez, comme l'expriment les Innoït, la contrée est chaude, les produits européens abondants; de là viennent les grosses verroteries des Russes, les blanches coquilles du *Dentalium* et de *Varenicola*, les plates et larges carottes de tabac Cavendish, les longues et vieilles lames de seize pouces, défroques des arsenaux de marine.

Le nom de *Natépovik* semble convenir à l'ancien fort russe Michaëlowski, en ce que la tribu innok la plus voisine de ce poste, vers le nord, est désignée par nos Tchiglit sous le nom d'*Apkwam-méut* ou de Sédentaires; or telle est la position géographique qui convient aux sédentaires Tchukatchis américains, dont la limite la plus septentrionale, selon le capitaine Beechey, est la pointe Barrow.

Les *Natepvalinè* seraient donc les *Kuskutchéwaks* ou Tchukatchis américains de Von Baër, et les *Piptorméut* seraient les Aléoutiens ou les Tchukatchis du golfe d'Anadyr. Quoi qu'il en soit, c'est toujours vers ce point occidental que convergent leurs aspirations, que se trouve leur idéal de la félicité. Eh bien! je dis qu'il faudrait méconnaître notre propre nature pour refuser de voir dans ces souvenirs rétrospectifs des Esquimaux l'indice évident d'un passé regretté et d'une patrie absente.

Et pourtant Behñing ne fut pas certainement le berceau primitif de cette nation, mais seulement le lieu de sa diffusion. La légende de la grande île située si loin à l'ouest-sud-ouest dans la haute mer, nous en est la preuve.

Maintenant que nous avons suivi les Esquimaux d'*Akilinèpk* à *Nunatagmin* et de *Nunatagmin* à *Natépovik* au moyen des jalons que nous fournissent leurs souvenirs, il ne reste plus qu'à s'informer, sur la côte occidentale d'Alaska et dans les îles Aléoutiennes, où les *Kuskutchéwaks* ou Tchukatchis américains, les Tchukatchis, les Aléoutes, les Anadyrs et autres tribus de race esquimaude placent la patrie de leurs pères. Nous avons d'avance la confiance, par tout ce que nous avons déjà appris de la bouche des Indiens et des Esquimaux en Amérique, que si un savant de bonne foi veut s'occuper de cette question, son témoignage ne pourra que confirmer tout ce que nous en disons ici.

## V.

## ORIGINE ASIATIQUE DES ESQUIMAUX PROUVÉE PAR LA SIMILITUDE DES COUTUMES.

Je n'ai pas épuisé la question d'origine, mais j'en finis avec les considérations qui s'appuient uniquement sur le témoignage oral de nos *Tchiglit*.

Celles que j'ai à déduire des coutumes, des mœurs, des traditions et des croyances de ce peuple, concourent également à prouver l'immigration des Esquimaux en Amérique du côté de l'occident, c'est-à-dire par la voie du Pacifique et de Behring. J'en fais l'objet de deux chapitres. Que ce soit de la haute Asie, de l'empire du Milieu, ou de la Malaisie que les Esquimaux aient émigré, c'est ce que l'avenir décidera ; mais à coup sûr ils ne sont pas venus des terres arctiques, car toutes leurs aspirations reportent leur pensée vers l'ouest-sud-ouest.

A mon avis, s'il m'est permis d'en émettre un, les *Innoit* ont toujours été un peuple éminemment nautique, et ont dû immigrer de l'Asie par l'archipel aléoutien. Voici ce qui me porte à le croire : ils fuient les bois, ne pénètrent jamais dans les terres, et se contentent d'une étroite zone de steppes arides sur les rivages de la mer. C'est en suivant le littoral, et non pas en traversant le continent qu'ils ont émigré de Behring au Mackenzie, du Mackenzie dans la baie d'Hudson, et de là dans le Labrador jusqu'au détroit de Belle-Isle ; tandis que d'autres, en suivant les îles arctiques et les bras de mer congelés, allaient aboutir au Groënland d'un côté et aux plages sibériennes de l'autre<sup>1</sup>.

De nos jours encore, les *Tchiglit* se contentent d'hiverner dans les bouches de la Peel et du Mackenzie, ils ne remontent jamais ce fleuve au delà de la pointe Séparation ; tout au plus vont-ils occasionnellement jusqu'aux remparts naturels du détroit (67° 20'). Le long des fleuves Anderson, Mac Farlane et La Roncière, ils ne dépassent pas le 69° de latitude nord. — Ceux de la Coppermine ne se hasardent pas au delà de Blood-Fall. Les Esquimaux de Repulse-Bay ne remontent la grande rivière Back que jusqu'au lac Franklin.

Les *Aggutit* de *Churchill* sont les plus braves. Ils se rendent jusqu'au lac Caribou par la rivière des Phoques ; mais il y a longtemps qu'ils ont appris à se confier à la bonne foi des Anglais.

J'ai voyagé en la compagnie des Esquimaux en été et en hiver. Jamais je n'ai pu les persuader de camper dans les bois de sapins, ce qui nous aurait valu une nuit confortable, un air pur, et l'avantage de nous réchauffer à côté d'un bon feu. Non ; il leur fallait dresser leurs tentes coniques sur le sable du rivage aride, en été, et en hiver perdre beaucoup de temps à construire sur la glace une de ces huttes de neige durcie, dont j'ai parlé, dans laquelle nous devons nous contenter de notre chaleur naturelle et d'un air chargé de miasmes. Ainsi en ont-ils agi depuis leur arrivée dans cette contrée épouvantable. Ainsi feront-ils probablement jusqu'à leur complète extinction.

La généralité de leurs coutumes, la forme de leurs ustensiles, de leurs armes, semblent les rapprocher parfois des Polynésiens et des Malais, parfois des Hindous et des anciens Égyptiens.

1. En effet les *Ostiaks*, dont les mœurs, les coutumes et le costume rappellent ceux des *Innoit*, s'appellent eux-mêmes *Tchoutichis*, nom presque identique avec ceux des *Tchoutichis* et des *Tchoutatchis* qui sont de race esquimaude.

Ainsi, leurs danses diffèrent entièrement de celles de leurs voisins les *Déné-dindjié* pour imiter les pas mimiques et rythmés des *Taitiens* et des *Tongiens*, décrits par les voyageurs. Au lieu de tourner en rond comme les Peaux-Rouges, la troupe des musiciens et des chanteurs y fait cercle autour des danseurs qui, en petit nombre, gambadent, gesticulent et posent, en affectant une allure tantôt martiale et terrible, tantôt gracieuse ou comique et même burlesque.

Durant l'été ainsi que dans l'intérieur de leurs demeures souterraines, ils vont nus ou à peu près, et ne conçoivent pas plus de honte de cet état que les Japonais et les Chinois. Généralement d'ailleurs parmi les Peaux-Rouges, la nudité est un signe de deuil et d'affliction, comme chez les anciens Égyptiens.

Nos Esquimaux se saluent et s'embrassent en appuyant nez contre nez. Cet usage, qui a été retrouvé au Groënland et parmi les îles de la mer Polaire, est également propre aux Peaux-de-Lièvre et aux Loucheux. Personne n'ignore qu'il a cours dans la Nouvelle-Zélande, dans les îles Philip-pines<sup>1</sup>, et qu'il est aussi usité en Égypte.

Nos Tchiglit approuvent en fronçant le nez à la manière des Thibétains ou bien en branlant la tête de bas en haut. Leurs houes (*tchiklapk*) et leurs petites haches (*tukiñayopk*) sont identiques pour la forme aux houes et aux haches des anciens Égyptiens qui se trouvent au musée du Louvre, et dont on peut voir également la description en consultant l'ouvrage anglais *The ancient Egyptians*.

Les dards de leurs flèches et de leurs harpons en silex, en os, en ivoire et en jade, revêtent les mêmes formes que l'antiquité nous a léguées.

Leurs longues rames se composent d'une perche, au bout de laquelle est fixée une palette de bois. On retrouve le même modèle chez les bateliers du Gange et chez ceux du Nil.

Ils se liment les dents jusqu'au niveau des gencives, comme certaines peuplades malaises dont il est fait mention dans le livre de sir Edw. Beechey, intitulé *Voyage du Samarang*. A l'instar des Bornésiens ou *Idaans*, ils se servent de harpons à la hampe duquel sont attachées des vessies gonflées.

Ils ont l'habitude d'ornementer les voiles de leurs barques; ils y cousent des bandes d'étoffes multicolores par zones juxtaposées, les décorent de franges, etc. Cet usage se retrouve sur les bords du Nil. Leurs voiles, au lieu d'être suspendues à une vergue, sont tendues entre deux mâtereaux obliques.

Les filets de nos Innoït sont toujours montés et fixés par chaque extrémité sur deux panforceaux ou petites perches qui servent à les tendre, usage hindou et égyptien.

Nos Esquimaux se percent la cloison nasale, comme ces mêmes peuples, et y portent des ornements. En Amérique, le même usage se trouve chez les *Dindjié* ou Loucheux, les Peaux-de-Lièvre, les Sautoux ou *Chippeways*, les Patagons.

Au lieu de se percer le lobe de l'oreille, ils en fendent le cartilage pour y suspendre des pendants. Ils tiennent des *Tchukatchis* ou *Apkwonméut* la coutume de se percer les joues vers les commissures de la bouche, pour y introduire des ornements circulaires, semblables à nos boutons jumelles. Ces bijoux ou *labrets* sont en pierre blanche (*tchimmipk*), ou bien en ivoire et ornés de la moitié d'une grosse verroterie bleue (*tutapk*).

Aussi bien que les Égyptiens, les Malais, les Chinois et autres occidentaux, ils sont d'habiles voleurs, surtout les enfants et les femmes. Ils ne considèrent point comme une honte d'être convaincus de filouterie et de vol; mais ils rougissent de leur maladresse s'ils sont pris en flagrant délit de larcin et avant de l'avoir accompli. Sur ce point leur code est Lacédémonien.

<sup>1</sup> *Chroniques franciscaines* du R.-P. Gaspard de Saint-Augustin.

Plusieurs de leurs vêtements ressemblent à ceux qui sont représentés sur les bas-reliefs découverts dans les ruines assyriennes par Botta et Layard; surtout une sorte d'habit court et rond par devant, mais qui par derrière descend jusqu'aux talons en forme d'appendice caudal oblong. Les prêtres assyriens portaient quelque chose d'analogue.

Dans leurs scènes de magie, ils balancent un instrument comme nous le faisons de l'encensoir.

Un autre instrument de jonglerie consiste en une boule fixée à un bâton, autour duquel ils enroulent une lanière. Ceci rappelle les fuseaux dorés et tournants des Chaldéens qu'entourait une lanière de bœuf « *quos rotantes dæmones invocabant* » dit un auteur ancien.

Un signe de grand étonnement chez eux consiste à se frapper la cuisse à la manière des orientaux. *Plaude super femur tuum*, est-il dit dans Ezéchiel (ch. xxi, v. 13.)

Les femmes des *Tchigliit* portent au sommet de la tête un énorme chignon, et de chaque côté des joues deux gros boudins de cheveux entourés de rassades bleues (*tuglit*). Chignon et boudins se composent des cheveux de leurs maris et, en s'accroissant avec l'âge, ils atteignent bientôt un énorme volume qui exige un capuchon de proportions colossales. La tête d'une femme esquimaude coiffée de son *natççek* et flanquée de ses *tuglit* rappelle assez celle des sphynx. Les hommes portent la tonsure.

Or nous voyons, par la relation d'un voyageur anglais moderne<sup>1</sup>, que plusieurs peuplades à demi sauvages de l'Inde portent également de faux cheveux et de faux chignons; telles sont les Chukmas, les Kumis, les Mris, les Khyenges et les Khyughas. Les Assyriens se rasaient aussi la tête. Les Égyptiens allaient plus loin: on sait qu'ils portaient de faux cheveux et même de fausses barbes. Les Tchigliit tiennent encore des *Tchukatchis* l'usage du tabac, qu'ils mélangent avec du saule râpé. La forme de leurs pipes, qu'ils tiennent des Esquimaux de la mer de Behring, est presque identique avec celle des Chinois. Elle consiste en un plateau circulaire, percé d'un tout petit trou et supporté par une sorte de pédicule creux, qui le fait communiquer avec un tuyau de bois formé de deux pièces, réunies par une lanière ou par des anneaux de métal. Le fourneau de cette pipe (*kwiñçek*) est lui-même de métal forgé et décoré d'incrustations en cuivre. Voici comment ils se servent de cet instrument, dont l'invention et l'usage émanent de leur génie.

Ils arrachent à leur blouse en peau de renne une pincée de poils qu'ils introduisent dans le fourneau à l'aide d'une aiguillette. Sur ce petit tampon, qui a pour but d'obturer en partie le diamètre par trop large du tuyau, ils mettent une autre pincée composée de tabac pulvérisé mélangé à de la râclure de saule. Puis ils allument leur pipe, dont ils avalent la fumée jusqu'à la dernière bouffée. Cette opération leur procure une demi-ivresse et une agitation nerveuse; ils se précipitent alors sur l'eau froide et en boivent quelques gorgées, après avoir exhalé la fumée contenue dans leur estomac. L'effet de ce narcotique les rend défaits, haletants, empressés à rechercher l'air pur. J'en ai vu chanceler, se coucher à moitié ivres, en s'accrochant où ils pouvaient d'une main tremblante. J'ai vu des enfants et des jeunes filles défaillir complètement après avoir avalé le contenu d'une seule pipe le matin à jeun.

Il est singulier de trouver une mode identique chez un peuple qui habite aux antipodes des Esquimaux, quoique sur le continent américain. En effet, les Patagons, nous dit un voyageur moderne, fument, dans des pipes qu'ils nomment *Kwitrak*, du tabac mélangé avec de la bouse desséchée; comme nos Esquimaux, ils en avalent la fumée qui leur procure le même genre d'ivresse; puis ils boivent quelques gorgées d'eau tout en demeurant agités de mouvements convulsifs, hale-

1. Captain T. H. Lewin.

tants et renaclants. Leurs femmes et leurs enfants se permettent aussi cette détestable habitude.

Les Esquimaux ne m'ont paru observer aucune de ces coutumes *Déné-dindjé* qui ressemblent tant à celles des anciens Israélites; mais ils s'adonnent avec zèle aux pratiques occultes du chamanisme ou fétichisme tout autant que les Tartares, les tribus nomades de l'Asie septentrionale, les Algonquins et autres tribus Peaux-Rouges.

Comme tous ces sauvages différents de patrie, de langue et de type, ils ont des sorciers ou prêtres nommés *Añpékoit* (au singulier *Añpégok*), des pratiques ténébreuses qui se passent dans le secret du *Kéchim* ou maison des assemblées. Ces coutumes, qui existent aussi chez les Cris, les Sauteurs, les Assiniboines et les Pieds-Noirs de l'ouest de la Saskatchewan, les Tchiglit les tiennent encore des *Tchukatchis* de l'ouest.

Enfin ils sont grands amateurs de bains de vapeur, ainsi que tous les sauvages que je viens de nommer et la généralité des peuplades de la haute Asie et même de l'Europe septentrionale, tels que les Cosaques, les Russes, les Lapons. Cette pratique qui se retrouve dans l'empire Ottoman, où elle y a été apportée par les Turcs, me paraît constituer une des coutumes des peuples Scythes ou Touraniens.

## VI.

### ORIGINE ASIATIQUE DES ESQUIMAUX PROUVÉE PAR LEUR THÉOGONIE

#### ET LEURS TRADITIONS.

Les Esquimaux ne sont pas plus dépourvus de traditions et d'une théogonie que les autres nations de l'univers, dans quelque région et sous quelque ciel qu'elles se trouvent placées. On ne saurait dire que leurs idées touchant la nature de l'homme, celle des esprits, la connaissance de Dieu et du génie du mal, l'existence d'une autre vie et l'immortalité de l'âme, sont plus imparfaites et plus grossières que celles qu'en avait conçues l'antiquité païenne. Elles leur sont peut-être supérieures. Pour s'en convaincre, le lecteur pourra consulter, dès qu'il paraîtra, le livre actuellement sous presse du savant danois M. H. Ring, traduit par le docteur Robert Brown. J'avoue seulement qu'il faut une certaine habitude des légendes indiennes pour y démêler toutes ces connaissances. Assurément les Esquimaux qui les possèdent et qui y ajoutent foi ne peuvent s'en rendre un compte tellement exact que, interrogés sur leurs croyances, ils puissent, avec l'aplomb d'un jeune chrétien qui possède son catéchisme, faire l'analyse de leur foi en synthétisant la substance des différentes traditions nationales.

Cette analyse de leur croyance et cette synthèse de ses parties, nul sauvage n'en est capable, et je défie même la plus grande partie de nos campagnards de pouvoir les faire. Donc il ne faut pas être si exigeant que de les demander aux Esquimaux. C'est à nous de disséquer ces traditions, d'y démêler la vérité au milieu de cet assemblage de balivernes et de monstruosité, de bizarreries et de puérités, qui sont comme les oripeaux dont la fable l'a habillée. Ce travail est facile à tout homme dépourvu de préjugés antireligieux, instruit du génie des Indiens, qui ne craint pas de soutenir la vérité lorsqu'elle se présente à lui, et qui ignore tout compromis avec l'erreur.

En résumant donc les traditions et les croyances de nos *Tchiglit*, j'y trouve tout d'abord la connaissance de Dieu, *Anepne-aluk* (Esprit-grand); connaissance vague et imparfaite, si l'on veut,

mais qui n'est pas moins réelle. Quel est ce Dieu? Où habite-t-il? Inutile de le leur demander. Ils l'ignorent et ne s'en inquiètent pas. D'aucuns pensent qu'il est le soleil lui-même et ils l'appellent le Père des hommes. En tous cas, il est si bon qu'il ne saurait nuire et ils regardent comme indifférent de s'en occuper.

Quant au soleil lui-même (*Tchikpeynepk*), les *Tchigliit* l'adorent et lui font mille protestations et recommandations lorsqu'il descend sous l'horizon pour y demeurer environ trois mois. Son retour est acclamé et fêté par des danses et autres cérémonies.

Sur le continent américain lui-même nous retrouvons ce culte chez les tribus Pieds-Noirs et Siouzes, chez les Apaches, les Natchez, les Péruviens, les Puelches et les Patagons. En Asie et en Afrique, il a été et est encore professé, comme personne ne l'ignore, par un grand nombre de peuples.

La large tonsure que portent nos *Tchigliit* a pour but, m'ont-ils dit, de permettre au soleil de réchauffer leur cerveau et de transmettre par ce moyen sa bienfaisante chaleur à leur cœur pour les faire vivre. Lequel de nos savants eût jamais imaginé une théorie si transcendante?

Nos Esquimaux ont conservé vivace le souvenir d'un homme célèbre, bienfaiteur de leur nation, qui, après avoir passé en faisant le bien sur la terre, s'éleva au ciel en corps et en âme. Cet homme, ils le nomment *Pañgmuña*<sup>1</sup>. J'ignore s'ils l'identifient à l'astre du jour, mais je n'en serais pas étonné, car chez plusieurs nations américaines ou asiatiques qui nous parlent d'un semblable héros ou bienfaiteur, son existence est éminemment liée à celle des astres. Pour preuve, je citerai le *Napi* ou *Natous* des Pieds-Noirs, le *Manco-Cappac* des Péruviens, l'*Etsiéyé* des Loucheux et le *Kotsi-dat'é* des Peaux-de-Lièvre. Ces deux derniers, s'ils ne résident plus actuellement dans le soleil, c'est, disent les traditions, qu'ils l'ont trouvé trop chaud et sont allés habiter la lune, où on peut les voir encore. *Sakiamouni*, le héros et le créateur du Bouddhisme, n'eut-il pas aussi des relations avec l'astre moteur de la lumière; et le dieu Soleil ne fut-il pas considéré comme un bienfaiteur de l'humanité en Chaldée, en Égypte et dans tout l'Hindoustan?

Dans les contrées où cet astre a été l'objet d'un culte quelconque, la lune et les étoiles ont eu également leur part d'adorations. La divinité mâle que les Cris des prairies reconnaissent dans la lune sous le nom de *Mustaté awasis* ou l'Enfant bison, les Pieds-Noirs l'appellent *Kokoyé natus*, les *Dènè* la nomment *Sa-kké-dènè*, *Ebæ-ékon*, *Sa-yé-wétay*, *Sa-ékfwi-tènè*, *Sié-zjit-dhidié*, etc.; les uns et les autres la reconnaissent pour bienfaisante, et son histoire offre de grands rapports avec celle de Moïse. Elle s'identifie aussi avec le *Natous* des Pieds-Noirs. C'est ce dieu qui envoie sur terre la neige et les troupeaux de rennes. Ils le prient pour en obtenir une grande abondance de viande, comme jadis *Astarté* et *Phébé* étaient invoquées par les anciens dans un but semblable. Lorsque la neige est trop abondante sur terre et qu'il en tombe sans cesse, les Peaux-de-Lièvre prétendent la faire cesser en dirigeant vers la lune un tison enflammé qu'ils plantent en terre en manière de torche.

La lune est également une divinité mâle chez les Hindous, et elle avait un nom masculin dans tous les dialectes gothiques<sup>2</sup>. Eh bien, cette même divinité mâle nous la retrouvons chez nos Esquimaux, qui la nomment *Tatkem-innok* (l'Homme de la lune). Ses attributions et son pouvoir sont les mêmes que chez les *Dènè-dindjié* et dans toute l'antiquité.

1. De *pan* ou *talpan*, en haut, et de *mun*, vers, c'est-à-dire l'élevé, celui qui est monté au ciel.

2. *Science du langage*, par Max. Müller, page 7.

Les Tchigliit croient aussi aux influences des étoiles et s'imaginent qu'il meurt un homme toutes les fois qu'il paraît se détacher de la voûte des cieux un de ces gaz inflammables que nous nommons étoiles tombantes. Même persuasion parmi les *Déné-dindjié*, et, il faut bien l'avouer, chez beaucoup d'Européens superstitieux ou imbus de croyances orientales.

Un dieu non moins grand peut-être mais bien autrement puissant et redoutable qu'*Aneçné-aluk* ou le Bon-Esprit, est *Topçapçk* (le Séparé, le Retranché). Celui-là est le dieu véritable des *Tchigliit* et généralement de tous les Esquimaux, de même que le terrible *Shiva*, le démon du brahmanisme, est le plus en faveur auprès des sectateurs de Bouddha, et que *Sérapis*, l'Osiris ténébreux, le prince des mauvais esprits, le fut en Égypte. *Topçapçk* est respecté et adoré parce qu'il est craint. Les Esquimaux l'aiment parce que, disent-ils, il leur fait voir toutes sortes de choses soit en songe, soit par les révélations du *Kéchim*.

Cette croyance manichéenne, en un bon et en un mauvais principe, la même chez presque toutes les nations Peaux-Rouges, est également répandue dans la haute Asie et semble être le fondement du chamanisme. Le fétichisme américain ou *naqualisme*, ou encore *todémisme*, comme l'a appelé sir John Lubock, fait partie de ce culte et il a trait aux génies inférieurs ou *Aneçnéit*, spirituels comme *Aneçné-aluk* et *Topçapçk*, mais susceptibles de revêtir n'importe quelle forme. Il se rapporte aussi aux âmes des défunts ou *Innultit*.

Ici donc nous avons la double croyance à la métempsychose et aux incarnations, base de la religion en Égypte, dans l'Hindoustan et en Chine; et le culte des mânes ou des ancêtres si connu dans le Céleste empire comme dans toute l'antiquité païenne. Quoi de nouveau sous le soleil?

En vérité, il faudrait presque de la mauvaise foi pour ne point voir les liens qui unissent l'Amérique à l'Asie.

Ce qui caractérise la théogonie esquimaude, ce n'est point que *Topçapçk* soit le génie de la terre et qu'il habite dans ses entrailles comme le Pluton antique; ce n'est point qu'*Aneçné-aluk* ou le Grand-Esprit soit relégué dans un ciel semi-sphérique et glacé; mais c'est que le paradis des Innoit, le séjour des mânes ou *Innultit*, se trouve placé au fond de l'Océan. Là les âmes jouent à la paume et dansent de sempiternels *éh yan, yan, hé! yan, yan, éh!* Là se trouvent avec elles, disent-ils, des êtres immortels revêtus d'écailles et avec lesquels ils prétendent entretenir des communications même dès cette vie. Voilà un trait distinctif d'un peuple essentiellement marin et qui, entre le lieu de son origine et la contrée qu'il occupe de nos jours, a dû parcourir les plages de la mer et les îles de l'Océan.

Comparez à cette croyance celle des Néo-Calédoniens dont parle le R.-P. Gagnière, mariste (*Annales de la Propagation de la Foi*), vous trouverez identité parfaite. Les âmes des défunts habitent au fond de l'Océan, elles passent gaiement leur temps à danser autour d'un mai de joie, en faisant sauter gracieusement une orange. N'est-il pas singulier de retrouver ce jeu de paume (*ipçpatçapçk*) en si grande faveur, non-seulement chez les Océaniens et les Esquimaux, mais encore parmi tous les Peaux-Rouges? Les mais ou arbres dépouillés de leurs branches, sont également très-goutés des Esquimaux, chez lesquels les Européens en trouvèrent l'usage répandu.

Les traditions groënlandaises parlent d'une déesse qui habiterait le ciel. Cette divinité femelle n'est pas connue des *Tchigliit*, mais nous la retrouvons parmi les Loucheux et les Peaux-de-Lièvre, tribus de la famille *Déné-dindjié*, ainsi que dans la théogonie des *Otchibway* ou Sauteux. Ces derniers ont foi en une sorcière nommée *Wisakutchask*, qui offre la plus grande ressemblance avec la vieille

*Apnakuagsak* des Karalits. Vieille, laide, bossue, elle habite les eaux du grand lac Winipeg qu'elle troubla et rendit limoneuses en s'y purifiant des ordures dont un de ses ennemis l'avait couverte, et qui exigèrent toutes les eaux du lac pour disparaître. C'est à elle, sous le nom de la vieille Gibotte, que les Sauteux et même nos métis font des offrandes dans le but d'obtenir un vent favorable et l'absence de tempêtes : « Souffle, ô la vieille ! » s'écrient-ils, en jétant dans les flots une guenille, un vieux soulier, un bout de tabac en carotte.

Les revenants ou *Eyunné* de nos Dénés sifflent comme les *Innuit* des Esquimaux. Quelque braves que soient ceux-ci, ils conçoivent une grande frayeur des fantômes de leur imagination.

Dans la tradition esquimaude citée à la page xxiv, nous avons constaté la croyance à un couple unique primitif. Ce couple masculin se retrouve, avons-nous dit, chez plusieurs nations américaines et océaniques. Il constitue également une tradition égyptienne bien connue par la traduction qu'en a faite le savant comte de Rougé, un des continuateurs de Champollion. Les Groënländais, comme les Montagnais d'Athabaskaw ont retenu plus fidèlement la tradition primitive. Ils font naître d'abord le premier homme, qui créa ensuite la première femme d'une motte de terre.

Nos *Tchiglit* ont conservé le souvenir traditionnel de Géants anté et postdiluviens qu'ils nomment *añéyoag-paluit*, *añwoag-paluit*. Ils en représentent une certaine classe comme n'ayant qu'un seul œil. C'est ce que relate également une tradition des *Déné* Castors de la rivière la Paix.

Mais une tradition beaucoup plus remarquable et bien faite pour prouver l'origine asiatique de nos *Innoit*, c'est la connaissance que l'on a du serpent (*kɪpán*) dans les glaces de la mer Polaire. Il y a ici de deux choses l'une : ou un souvenir vivace d'une contrée chaude, peuplée de grands reptiles du genre Python, comme le serait par exemple la Malaisie ou l'Asie méridionale; ou la plus antique et la plus répandue des traditions religieuses. Dans l'un comme dans l'autre cas, ce fait demeure inexplicable et pour les hommes qui veulent voir dans la famille esquimaude une race isolée, autochtone, et qui n'aurait eu aucunes relations même traditionnelles avec l'ancien monde, et pour les savants qui, tout en admettant la vérité de la révélation et l'unité de l'espèce humaine, ne peuvent convenir que les *Innoit* viennent de l'Asie.

Mais en présence d'un tel fait il faut bien que nous admettions ces deux conclusions, à savoir : l'immigration asiatique ou océanique des Esquimaux, et la connaissance qu'ils ont eue de la révélation divine soit primitive, soit mosaïque, car chez eux l'idée et le nom du serpent sont si intimement liés aux notions et aux pratiques du *chamanisme* asiatique qui est leur propre culte, qu'il est impossible de n'y point voir un reste de cette crainte que l'ancien serpent, séducteur du premier couple, a toujours inspirée aux humains.

En effet, le nom de *kɪpán* (celui qui ferme, du verbe *kɪputoagk*, fermer à clef) ne convient-il pas parfaitement à l'être qui ferma à nos premiers parents l'entrée du séjour du bonheur? Ce nom du serpent ou plutôt la racine de ce nom, *kɪ* ou *kɪp* (car *pán* ou *án* ne sont que des suffixes qui du verbe *kɪpayoagk*, ramper, font un substantif) sert également de racine à toutes les expressions qui ont trait au mal et au culte démoniaque de *Toɳɳagk*, l'Esprit des ténèbres. Elle présente aussi de l'identité avec nos racines *rep* dans *reptans*, *reption*, et *serp*, dans *serpent*; dans l'une et l'autre langue, c'est l'union des consonnes *r* et *p* qui paraît convenir à l'idée du serpent.

Outre les mots *kɪtutuagk*, souple comme le serpent, *kɪpiyoagk*, sinueux comme le serpent,

nous avons dans le dialecte esquimau du Mackenzie *kpiyoapk*, malade, c'est-à-dire qui a le serpent<sup>1</sup>; *kpilayop* (serpenteaire ou serpentine), jonglerie, magie, prestige; *kpiuwapak* (semblable au serpent ou qui est serpent), le démon; *kpilakon*, talisman, fétiche, magique (de *kpilayok*, magie); *kpilaan*, tambour magique<sup>2</sup> à l'aide duquel les Añpékoit opèrent sur les malades; *kpilau-tçidjoapk*, battre du tambour magique; *kpilawapak*, faire des insufflations sur les malades; *kpiyoap*, image ou représentation du serpent ou du démon; *kpiyiyapak*, traquenard, embûche, piège, etc.

Notez qu'il n'existe pas le plus petit serpent dans tout le nord de l'Amérique dès qu'on a franchi le 52° de latitude nord, et qu'il s'en trouve encore moins sur les plages arctiques. Or les traditions esquimaudes, en parlant du serpent, le représentent comme très-grand. Et ainsi s'expriment aussi les Dènés.

La connaissance que nos Innoit ont de la terre est semblable à celle de l'antiquité. Ils se la représentent comme une île disculaire entourée d'eau et sur laquelle repose le firmament ou ciel solide. Cette terre repose sur un pivot ou étauçon. La même croyance est répandue chez nos Dènè-dindjié et chez les Algonquins, comme parmi les Abyssiniens et les Arabes.

Les Tchiglits ont conservé vivace le souvenir du déluge, dont ils donnent pour cause une grande pluie et les inondations de la mer. D'après eux, il aurait eu lieu au printemps. Voici cette tradition abrégée :

Avalepmi ullumatigut, eptçinañayak. Inoim-tupkepluapak-lupit, titkpeyluñgmapit.

Umiat akélépklutik ipiutapçatigéit. Mallopit Eppet tonaptigiyuat; anopem nunanun tibialuñgmapit. Innuît panepçtoit kaléuñgmata.

Avalepç nunaeplu apklupo. Onapçalañgmun innoptokpoñayapak; ulim kpéutapéniña.

Innoit kpéavakpaluk tçakçapañaiña. Néapçponat añadjalapçat malloçpom.

Innoit umiat ipiutapçatigéit kpéçkem patadjématik. Apçpalé! innoit itçak atanun imukosoyos kallummata.

Innom Añodjium pitiktçia imma-nun kiv.taluñmajo : « Kpé-nopçotiktçiapç! » opakloapçapak. Innum-minintaopçknoçlané kivi-taluñménéapçmapit. Taymak. Itçuk eytut.

Sur le disque terrestre l'eau ayant débordé, on s'épouvanta. Les demeures des humains disparurent, le vent les ayant emportées.

On lia côte à côte plusieurs barques ensemble. Les vagues dépassèrent les montagnes Rocheuses; un grand vent sur la terre les poussait. Les hommes se firent sécher au soleil sans doute.

Bientôt le monde et la terre disparurent. D'une chaleur affreuse l'homme mourut; dans les flots on périt aussi.

Les hommes se lamentent. Les arbres déracinés flottent au gré des vagues.

Les hommes ayant lié les barques ensemble, tremblaient de froid. Hélas! les hommes se tenaient recoquillés sous la tente, sans doute.

Alors un homme (un jongleur), nommé le fils du hibou, jeta son arc dans la mer : « Vent, c'est assez, tais-toi! » cria-t-il. Puis il jeta dans l'eau ses pendants d'oreilles. C'est assez. La fin arriva.

Nos Innoit nomment la vertu *nakoyopak*, c'est-à-dire le bien, et le mal *auyoapk*; mais le mal moral n'a pas d'autre nom que celui de péché, *tçhuinauyoapk*. L'idée de méchanceté, de malice ne s'exprime pas autrement dans leur langue que par les mots qui conviennent au libertinage, *tçhuinapak*; et cette expression, ainsi que celle de *kutchuktu*, plus vile encore, dérivent de la racine *otçhuk*.

Les Tchiglits n'ont pas d'autre loi que le *talion*. Le droit de représailles est considéré par eux comme légitime, et engendre des haines invétérées qui se transmettent de famille en famille. Aussi

1. Les Dènés Peaux-de-Lièvre disent de même d'un févreux, d'un épileptique, *natéwédi yélla nadénkkwé* : le serpent est entré en lui.

2. Le *kpilaan*, semblable au *t'élpéli* des Dènés, et au tambour des Lapons, est également identique pour la forme au tambour abyssinien, au tambour basque et au *darabouka* que l'on voit si souvent représenté entre les mains des aînés égyptiens.

vivent-ils dans une crainte et une méfiance continuelles les uns des autres. Ils se vengent des hommes par le poignard ou par les armes à feu, des femmes par la strangulation. Mais, chez eux, comme chez les Peaux-Rouges, la vengeance s'exerce rarement en plein jour ou ostensiblement. Ils se couvrent du voile des ténèbres et assassinent leur ennemi durant son sommeil, ou à son insu. La superstition et la crainte du ressentiment de l'*innulik* du défunt semblent être le mobile de cette lâcheté.

Les meurtriers sont ménagés et respectés par toutes les personnes étrangères au défunt; mais ses proches doivent venger sa mémoire. Ils acquièrent ainsi de la gloire aux yeux de leurs compatriotes, qui d'ordinaire choisissent les plus braves pour leurs chefs. Il est peu de *Tchiglits* qui n'aient exercé leur *tçavipatçiapk* à la vengeance. Mais la mort ne s'ensuit pas toujours. Lorsqu'un Esquimau a causé sciemment le trépas de l'un de ses ennemis sans y être obligé par la loi du *talion*, il doit se tatouer de deux ou trois lignes bleues en travers du visage, c'est-à-dire d'une pommette à l'autre, par-dessus le nez. On l'appelle alors *toçkçota* ou meurtrier (de *toçkço*, mort). Ce nom, diffamatoire chez nous, équivaut presque chez eux à un titre de gloire, car il est en quelque sorte l'équivalent de guerrier, et mérite aisément à celui qui le porte le titre d'*Innokpaluk*, ou grand homme. Ce tatouage du nez se nomme *tomnilik*.

C'est sur l'épaule que nos Esquimaux inscrivent, au moyen d'un autre tatouage, leurs hauts faits à la pêche de la baleine. Ils l'appellent *tçavaçk*, et il consiste à dessiner sur la peau autant de croix que le chasseur a tué de baleines franches. Cet usage n'aurait-il pas eu cours dans l'Orient anciennement? Et la parole du prophète : « Il portera sur son épaule le signe de sa gloire, » tout en s'appliquant exactement au Sauveur, n'aurait-elle pas eu sa raison d'être dans une pratique analogue à celle que nous constatons ici, et qui aurait alors rendu le sens de la parole mystique parfaitement compréhensible à ceux auxquels s'adressait le prophète?

Il est temps que j'achève ce long chapitre, consacré à établir l'origine occidentale et asiatique des Esquimaux. Je ferai remarquer, en finissant, que les peuplades qui bordent les rivages glacés de la Sibérie, quoique différant des Esquimaux quant à la langue, en ont cependant les traits, les mœurs, le costume, les armes et jusqu'aux ustensiles.

Rien ne ressemble plus à un Esquimau et à un Groënlandais qu'un *Kopiak*, un *Ostiak*, un *Samoïède*. Ils ont des traîneaux à chiens, vivent de chasse et de pêche, se revêtent d'habits de peau de phoque, de renne et de lièvres blancs; ils avalent la fumée du tabac et mangent la viande crue comme nos Esquimaux. Si nos *Innoit* américains et groënlandais n'élèvent pas le renne, ceux du Kamtschatka l'ont domestiqué ainsi que les Samoïèdes et les Lapons. Voyez ce qu'en dit Hooper<sup>1</sup>.

Il ne suit pas de là que nos Esquimaux soient venus des bouches du Kolyma, de l'Obi ou de la Léna, puisqu'ils assurent être venus de l'ouest-sud-ouest. Mais serait-il improbable que le flot de cette émigration partie des mers de la Chine ou du Japon, et côtoyant les rivages orientaux de l'Asie, se fût scindé à Behring, après qu'une partie de la horde eut pris possession des premiers rivages sur les deux continents; et que, pendant que les uns se dirigeaient vers l'est et atteignaient le Groënland, les autres eussent mis leur cap de route vers le nord-ouest, en suivant toujours les bords de la mer Glaciale? Je ne vois là non-seulement rien d'impossible, mais rien que de très-admissible et de très-probable.

1. *Ten months amongst the tents of the Tuskis*. — Les Russes appellent les Samoïèdes du même nom que les Algonquins donnent aux Esquimaux : Mangeurs de chair crue, *Sirognesi* (Malte-Brun).

Quoi qu'il en soit et à quelque conclusion qu'on en vienne, je crois avoir prouvé par les données que je viens d'exposer sous les yeux du lecteur, que la vaste nation des *Innoit* n'a pas eu originellement d'autre berceau que le nôtre, c'est-à-dire le continent asiatique. Voilà pour moi la question capitale et fondamentale, la seule que j'aie essayé d'éclaircir, car si nous n'allons droit au but, nous risquons fort, à force d'hypothèses ingénieuses, de nous égarer de plus en plus dans nos conceptions et de faire faire fausse route à la question. Aujourd'hui, celle de l'homme préadamique ne paraît pas assez solidement établie, pas assez irréfragable aux savants matérialistes qui l'ont le plus vivement défendue et soutenue, pour être susceptible de saper l'ordre religieux et intellectuel par sa base, en attaquant sur un point la véracité et partant l'autorité des Livres saints. Ils croient avoir trouvé quelque chose de plus convaincant en posant en principe l'autochthonie des Américains et surtout des Esquimaux. On tâche de représenter ces derniers comme un peuple tellement distinct et séparé du reste des hommes par sa conformation, par ses usages, sa langue et ses croyances, qu'il est totalement dénué de l'idée de la divinité, qu'on ne trouve dans son histoire légendaire rien qui rappelle cette révélation divine, dont la tradition des peuples et la Bible nous parlent, et que nous affirmons hautement.

Nous venons de voir le contraire; nous avons trouvé, parmi les coutumes, les croyances et les légendes esquimaudes du Mackenzie, quantité de points de ressemblance, non-seulement avec les coutumes et croyances de la Chine, de l'Indoustan, de l'Océanie et de l'Amérique, mais encore avec celles des peuples éloignés dans l'extrême Occident, notre Orient à nous, et dont il ne nous reste que le souvenir. Qu'est-ce que cela prouve, sinon une *origine primitive* commune à tous ces peuples?

C'est là tout ce que nous avons voulu établir, c'est là le seul point qu'il fallait éclaircir, et nous nous estimons heureux si nous avons pu produire la conviction dans l'esprit de nos lecteurs. Que nous importe que les *Innoit* soient les restes misérables d'une invasion mongole ou bien une peuplade d'origine malaise; qu'ils soient les descendants des colonisateurs chinois du *Fou-sang*<sup>1</sup> ou une colonie japonaise; qu'ils aient émigré en Amérique en même temps que les *Dènes-dindjé* et les Algonquins, ou bien après eux, comme ceux-ci même le rapportent? Ces recherches pourraient séduire notre curiosité, rassasier notre imagination amoureuse du merveilleux; mais elles ne nous apprendraient rien de plus dans la voie de la vérité. La seule conclusion qui puisse servir celle-ci et augmenter notre foi en la sainte Bible, en l'étayant par des arguments qui lui sont étrangers, c'est qu'il est bien certain que les Esquimaux sont sortis de l'Asie, berceau du genre humain, et que par conséquent les adversaires de la Révélation ne sauraient trouver dans ce peuple la preuve qu'ils cherchent vainement contre elle.

1. M. de Guignes, dans son *Histoire des Huns*, a prouvé, par la traduction qu'il fit de l'historien chinois *Li-you-tchéou*, qu'une immense contrée nommée *Fou-sang*, située à l'est de l'empire chinois, fut colonisée par des bouddhistes en l'an 458 de J.-C. Il est très-probable que ce pays est l'Amérique.

